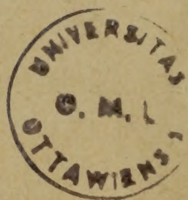


J
3A
26




UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENS.

Les Idées pédagogiques

de

Don Bosco

COLLECTION

« *LES IDÉES PÉDAGOGIQUES* »

EN VENTE :

1. — **Les Idées Pédagogiques de saint Pierre Fournier**, par J. Renault, in-12, orné d'un portrait du saint. **2.00**

2. — **Les Idées Pédagogiques de la bienheureuse Julie Billiart**, par M. Halcant, in-12, orné d'un portrait de la Bienheureuse, d'un fac-similé de son écriture et de plusieurs gravures hors texte.. **1.50**

3. — **Les Idées Pédagogiques de Montaigne**, par J. Renault, in-12, orné de son portrait...................... **1.50**

4. — **Les Idées Pédagogiques de Don Bosco**, par L. Breckx, professeur d'Ecole Normale à Gand, in-12, orné d'un portrait hors texte.. **1.50**

5. — **Les Idées Pédagogiques de Fénelon**, par J. Renault, in-12, orné d'un portrait hors texte.............. **2.00**

LE VÉNERABLE DON JEAN BOSCO
Fondateur des Salésiens (1815-1888)



Que Dieu vous bénisse et que la sainte Vierge soit votre guide dans tous les dangers de la vie.

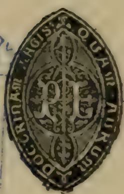
Abbé J. Bosco —

L. BRECKX
Professeur d'Ecole normale

Les Idées pédagogiques de Don Bosco

J
3A
26





PARIS (VI)
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10



LB
675
.B68 B7

AVANT-PROPOS

Don Bosco est une des figures les plus attachantes du XIXe siècle. Il naît dans un obscur hameau italien, sous le toit d'un pauvre paysan. Mais, intelligent, laborieux et riche d'un grand cœur, il atteindra ces hauteurs sereines de l'humanité d'où nous descendent la lumière et la chaleur. Ce plébéien, élevé loin de toute école par une veuve campagnarde, deviendra prêtre, éducateur des pauvres, père des orphelins.

Dès son enfance se manifesta en lui ce quelque chose d'indéfinissable qui marque les conducteurs des foules. Au village natal les enfants accourent de partout pour applaudir ce joyeux acrobate et pour écouter le jeune catéchiste. Élève au séminaire, c'est lui qui conduit les âmes et enseigne ce qu'est un prêtre. Élevé au sacerdoce, la charité la plus intense rayonne de son cœur apostolique. Toutes les nécessités, toutes les misères crient vers lui et tendent la main comme vers le mandataire de la Providence.

Au milieu du XIXe siècle, le merveilleux éclate sur ses pas et met comme un nimbe moyenâgeux autour de ses créations modernes. Les jeunes gens se pressent par milliers dans les patronages et les écoles qu'il leur ouvre de toutes parts; des prêtres en grand nombre viennent à son secours et, communiant à sa charité évangélique, portent sa parole

aux quatre coins du monde ; les foules viennent écouter ses paroles simples et lui jettent qui, leur or, qui, le fardeau de leur cœur ; le tout-Paris profane lui-même, aussi ému qu'étonné, l'acclame et contribue par la voix de sa presse à rendre mondiale la réputation de sainteté de ce Vincent de Paul italien.

Don Bosco, après tant de travaux, mourut comme un saint.

Ce fut le cri du Pape lui-même, à l'annonce de son trépas. Les princes de l'Église et les puissants du monde escortèrent la dépouille mortelle de l'enfant des Becchi ; ce fut une marche triomphale, une véritable apothéose : 20.000 personnes composaient le cortège, 100.000 assistants formaient la haie. Autour de sa tombe des milliers d'enfants sont élevés dans son esprit. Pour les nourrir on a le pain que ses disciples implorent quotidiennement de la Providence et, miracle constant, aucun jour la Providence n'oublie de le leur faire apporter par la charité.

L'esprit de Dieu continue ainsi à reposer sur la mémoire de Don Bosco, qui lui-même continue de vivre dans ses fils pour le bien du peuple chrétien et de l'humanité tout entière.

L'Église, en reconnaissant les hautes vertus et les bienfaits inappréciables de ce serviteur de Dieu, a commencé par sanctionner le jugement unanime des foules et a décerné à Don Bosco le titre de Vénérable.

Le monde de la pédagogie reconnaîtra bientôt en lui un initiateur et un modèle.

A l'auréole du saint et au mérite du père des orphelins s'ajoutera ainsi la gloire du pédagogue.



Il a paru de Don Bosco de nombreuses et très intéressantes biographies. Jusqu'à ce jour toutefois, aucune étude systématique n'a mis en relief son œuvre pédagogique.

Don Bosco, par ce qu'il a réalisé plus encore que par ses théories, mérite de prendre place parmi les grands praticiens de l'éducation.

Pour le montrer sous cet angle, il nous a suffi de réunir les traits épars dans les études générales publiées sur ce saint homme ; de sorte que nous avons eu à ce travail plus d'agrément que de mérite.

Parmi les sources auxquelles nous avons puisé, citons particulièrement :

Vie de Don Bosco, par J.-M. Villefranche.

Vie du Vénérable Don Bosco, par J.-B. Francesia.

Don Bosco (Contemporains) par Saint-Hugon.

Le Jeune éducateur chrétien, par S. Scaloni.

Le Vénérable Don Bosco, Paris, Maison Ozanam.

Les Bulletins Salésiens, Turin.

Don Bosco et les Salésiens, par le Comte Fleury (Science et Religion), Bloud, Paris.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Les influences du milieu.

Jean Bosco naquit à Castelnuova d'Asti, près de Turin, le 15 août 1815. A l'âge de deux ans il perdit son père, un honnête paysan.

Sa mère, Marguerite Bosco, devenue veuve à l'âge de 29 ans, n'en marquera que plus profondément son empreinte dans l'âme de ses trois fils. C'était une femme peu instruite mais douée d'un rare bon sens. La rectitude de son jugement, une tendre piété et un grand dévouement, allié à une fermeté toute virile, en firent une mère exemplaire et la digne institutrice d'un futur éducateur.

Jusqu'à l'âge de dix ans, le jeune Bosco n'avait d'autres leçons que les récits édifiants de sa mère, d'autres occupations que la garde des troupeaux avec, comme intermèdes, les offices à l'église et des jeux d'adresse sur un poirier.

Le large souffle de la nature passe librement à travers cette paisible enfance. C'est dans un coin presque sauvage du Piémont que l'humble maison des Bosco s'isolait sur le penchant d'une colline.

Le travail y est la grande loi, l'obligation heureuse et féconde. Marguerite assujettit ses enfants à toutes les besognes du ménage et des champs.

Dès le lever du soleil, en été, et longtemps avant, en hiver, les petits Bosco ouvrent la journée par la prière. « La vie est trop courte, disait la mère, pour en perdre la moindre partie. »

L'excès de fatigue n'est point redouté. Les repas restent toujours d'une frugalité extrême. La nuit, on couche sur la dure. Lorsque, plus tard, Jean sera au séminaire, il y portera le matelas prescrit. Mais aux vacances, la mère le lui fera rouler et ficeler soigneusement dans une couverture, estimant l'inutile douceur comme une nuisance.

On le voit, maman Marguerite tâchait de donner une robuste trempe à ses enfants ; elle assouplit leurs âmes et leurs corps aux rigoureuses lois qui nous dominent et en dehors desquelles ni la santé ni la vertu ne peuvent fleurir. Nous sommes les soldats du Christ, disait-elle, toujours sous les armes, toujours en présence de l'ennemi. Celui qui ne peut rien endurer est-il capable de vaincre dans la lutte qui est la vie ?

Une telle éducation peut paraître dure, à nos jours de mollesse où les mères trop souvent estiment qu'il ne faut faire aux enfants nulle peine. Mais c'est au fruit qu'on connaît l'arbre, aux résultats la valeur des principes d'éducation. Or l'éducation faite de mollesse et d'infinies condescendances que promet-elle à la famille de demain, à la société chrétienne? Que sont ces résultats en comparaison des fruits d'une jeunesse laborieuse et de vertu austère ? Quelle piètre figure ne font pas nos freluquets mondains à côté de ce robuste paysan qui puise dans les réserves d'une rude jeunesse les forces d'une vie intense et féconde à tous égards !

La vertu est une flamme intérieure qui ne tarde

guère à rayonner. Aussi, de bonne heure, nous voyons le jeune Bosco devenir un centre d'admiration et d'attrait. Une puissance spéciale, révélatrice de tout un avenir, marquait Jean : celle d'attirer les enfants, de les aimer et de s'en faire aimer. Ce petit campagnard,qui savait à peine lire et écrire. était recherché déjà par tous ses petits compagnons ; dès qu'ils apercevaient Jean, ils couraient à lui et le priaient de raconter une histoire.

Les grandes personnes s'unissaient aux enfants et sur la route de Castelnuova ou, l'hiver, aux veillées, debout sur une table, le petit prédicateur de huit ans, après le signe de la croix et un *Ave Maria*, intéressait tout le monde autant par sa manière ingénue de raconter que par ses récits ou par les sermons du dimanche qu'il embellissait.

Devenu un peu plus grand, Jean corsait ces séances par ses tours peu ordinaires de saltimbanque et de prestidigitateur.

Ainsi, par une vocation précoce d'apôtre, il se servait des avenues qui s'ouvraient devant lui, comme d'une voie que Dieu lui traçait, pour l'enseignement des vérités de la religion.

Le désir de se consacrer à Dieu par la prêtrise ne pouvait tarder à se lever dans un tel cœur. Aussi, un soir, au retour d'une de ses séances dominicales, il s'en ouvrit à sa mère et traça du même coup l'idéal qu'il rêvait réaliser : « Si je puis arriver un jour au sacerdoce, je consacrerai ma vie entière aux enfants. Je les attirerai vers moi ; je les aimerai et m'en ferai aimer ; je leur donnerai de bons conseils et me dépenserai sans mesure pour le salut de leurs âmes. »

Les études d'un jeune homme pauvre.

Deux obstacles toutefois se dressaient devant le désir du fils qui était aussi celui de la mère. La modicité des ressources ne permettait pas aux Bosco de payer les études de Jean, et d'autre part, Antoine, l'aîné des trois enfants, s'opposa résolument aux projets de son demi-frère.

Toutefois, à l'âge de douze ans, au moment où les travaux des champs chômaient, Jean obtint d'aller prendre des leçons chez le curé de Murialdo, un village voisin.

Jamais jeune homme n'apprécia tant le bonheur de pouvoir étudier. Aussi ses progrès furent étonnants. C'est à l'aller et au retour de Murialdo qu'il lui fallait apprendre ses leçons ; le temps de faire ses devoirs, il dut le prendre sur le sommeil et le repos accordé entre les travaux.

Tant de courage ne désarma pas l'opposition d'Antoine. Pour mettre fin à ses récriminations et pour seconder les vues manifestes du ciel, Marguerite engagea son enfant à quitter la maison maternelle et à chercher dans la ville voisine, avec le pain quotidien, quelque occasion plus favorable de poursuivre ses études.

Jean partit donc, à l'âge de treize ans, emportant ses humbles vêtements et quelques livres, plein de confiance en Dieu qui l'appelait dans la voie du sacrifice.

Tour à tour, selon les nécessités, il fut garçon de ferme, apprenti tailleur, répétiteur de latin, et

même garçon confiseur. Durant l'année 1833-34 nous trouvons Jean chez un tenancier de café. Partout, il conquit la sympathie de son entourage par les charmes de sa conversation et l'exemple de sa piété communicative.

Partout, comme au village natal, ses jeunes compagnons se groupèrent autour de lui et lui demandèrent, avec les distractions honnêtes, les sages conseils. Il les réunit en une association de piété, qu'il appela *Les compagnons de la Gaieté*. Les jours de congé, pour récréer ses camarades et les empêcher de fréquenter de mauvaises compagnies, Jean organisa une académie littéraire, improvisa une séance dramatique ou reprit son tablier de jongleur.

Il était d'ailleurs aussi remarquable dans les joutes de l'esprit que dans les exercices du corps. Ses séances académiques eurent bientôt un grand succès. Le jeune paysan était né poète ; ses travaux littéraires charmaient ses condisciples et ses professeurs eux-mêmes. Ceux-ci étaient d'ailleurs émerveillés par le gain moral obtenu par ces réunions autant que par leur influence sur le développement intellectuel de leurs élèves.

Le 25 octobre 1835, Jean entra au séminaire. Il serait superflu de dire que le jeune séminariste fut un modèle de piété et de travail. Ses confrères trouvèrent bien vite en lui un ami dont le savoir-faire égalait le dévouement. Façonner des barrettes, raccommoder des soutanes, soigner les malades, panser les blessures, il était habile en tout ; de sorte que tout le monde avait recours à ses services. Par les services rendus Jean entra dans l'intimité des cœurs. Il joignit bientôt les conseils spirituels aux soins matériels ; il aida à vaincre les difficultés, à sur-

monter les peines ; son zèle et son amour enflammèrent ceux qu'il servait.

Jean fit au séminaire deux ans de philosophie et trois ans de théologie. Il obtint de faire la quatrième année pendant les vacances.

Après des études brillantes et une longue préparation, faite de piété et de vertu, il fut ordonné prêtre, le 27 mai 1841.

Les voies mystérieuses de la Providence. — Au Valdocco.

Plusieurs appels se firent entendre au jeune prêtre, au sortir du séminaire : la voix du cœur lui signala les agréments d'un vicariat au lieu natal ; la voix du monde lui fit entrevoir une situation avantageuse comme précepteur ; la voix de Dieu résonna plus haut. Sur les conseils de son directeur spirituel, Don Cafasso, Jean Bosco, résolu de servir Dieu dans les œuvres de charité, entra dans l'Institut de Saint François d'Assise. Dans cette école supérieure. où de jeunes prêtres, sous la conduite de maîtres expérimentés, achevaient de se préparer à la vie d'apostolat, Don Bosco put donner libre cours au zèle pour le salut des âmes qui n'avait cessé de grandir en lui. Les catéchismes, la visite des malades dans les hôpitaux, des détenus dans les prisons, des pauvres dans leur taudis lui permirent de sonder l'étendue des maux physiques et l'intensité des misères morales de cette société mêlée à laquelle une grande ville en formation donne asile.

Ému devant l'immensité de ces détresses, Don

Bosco songeait à remédier à tant de maux. Il se demandait comment aider les nombreux jeunes gens qui,attirés par l'appât de gros salaires,venaient de toutes parts chercher du travail dans les faubourgs de Turin en construction et y perdaient bientôt, aux logis infâmes et dans les rues dévergondées, la foi et les mœurs de leur enfance.

La Providence, par un incident peu important, allait lui ouvrir ces voies mystérieuses qui mèneraient vers la fondation d'un ordre d'éducateurs, appelé à se dévouer à toutes les misères analogues sous tous les climats de la terre.

C'était le matin du 8 décembre 1841. Don Bosco se disposait à dire la messe dans l'église Saint-François-d'Assise. Tandis qu'il revêtait les ornements sacerdotaux, il entendit le bruit d'une dispute et tourna la tête. Il vit le sacristain tancer d'importance un jeune garçon et le pousser dehors. Don Bosco fut pris de pitié pour l'enfant et le fit ramener. Le gamin avait été malmené parce qu'il ne savait pas servir la messe. Le prêtre lui parla avec bonté et l'engagea à suivre les cours de catéchisme. Mais l'enfant, un pauvre orphelin d'Asti, ne sachant ni lire ni écrire, lui avoua qu'il craignait, à l'âge de 16 ans, de venir s'asseoir au milieu de bambins railleurs.

« Eh bien! dit Don Bosco, je t'apprendrai moi-même le catéchisme. » Le soir même, il lui donna la première leçon et lui recommanda de revenir le dimanche suivant et d'amener quelques-uns de ses camarades.

Le soir du même jour, Don Bosco recueillit un second élève dans l'église de Saint-François-d'Assise. C'était un jeune maçon qui s'était endormi pendant le sermon. Il avait essayé d'écouter, mais, ne com-

prenant rien, il s'était mis à dormir, en attendant la fin. A ce jeune homme Don Bosco promit des sermons plus appropriés et donna rendez-vous au dimanche suivant.

Les deux premiers disciples ne se firent pas faute de revenir près du bon prêtre et lui amenèrent leurs camarades. Leur nombre dépassa bientôt la centaine.

Don Bosco se trouva vite embarrassé de son succès, car où recevoir cette jeunesse nombreuse avide d'entendre sa parole ? La modeste chambre dans le Refuge Barolo devint trop étroite et deux pièces furent bientôt aménagées ; l'une servirait de classe et l'autre de chapelle. Après l'instruction religieuse et les exercices de piété on pourrait passer à d'honnêtes divertissements.

Ces réunions de jeunes gens, pour la plupart des maçons à peine dégrossis, ne se passaient pas sans quelque tapage et Don Bosco fut bientôt invité à réunir ces jeunes gens ailleurs. Alors commença une chasse à la recherche d'un logis.

Le patronage s'installa successivement dans l'un ou l'autre sanctuaire désaffecté ou dans quelque salle prise en location. Mais partout la turbulence des jeunes gens fit s'élever des protestations. L'été fut plus favorable : on pouvait se réunir en plein air dans un pré ou au bout d'un champ. Mais là encore les dégâts réels ou possibles firent enlever l'autorisation octroyée. Aucune maison, aucun coin de terre ne voulait de ces petits vauriens bruyants et destructeurs.

Un brave homme, appelé Pinari, offrit à Don Bosco la location d'un hangar ; c'était le salut. Le jour de Pâques 1846, dans cette sorte de chenil

dûment transformé, la sainte messe fut dite au milieu d'une assistance nombreuse et sympathique à l'œuvre naissante.

Peu à peu ce premier établissemment fut agrandi. Don Bosco loua, puis acheta les maisons voisines et y installa les écoles du soir. L'humble maison Pinardi devint le berceau de l'immense œuvre salésienne. Ce fut le grain de sénevé qui, selon la parole de l'Évangile, devait croître et devenir un grand arbre.

Don Bosco l'appela *l'Oratoire Saint-François-de Sales*. « Par ce nom d'*Oratoire*, par lequel, dès le début, le saint prêtre avait désigné toutes ces réunions d'enfants, il voulait indiquer que la prière était la base de l'éducation qu'il entendait donner à ses élèves et la seule puissance sur laquelle il comptait pour la réussite de ses œuvres (1). »

Don Bosco choisit saint François de Sales comme patron de cette œuvre, à cause de la grande dévotion qu'il avait, dès ses années de séminaire, pour le saint évêque, dont la charité et la mansuétude lui paraissaient des vertus propres, par-dessus tout, à gagner l'âme des enfants.

La maman des orphelins. Nouveaux foyers.

Don Bosco et ses enfants, dont le nombre atteignait déjà sept cents, étaient entrés dans la terre promise. Quelques amis dévoués vinrent se grouper autour du saint prêtre et devinrent ses premiers collaborateurs. Le nombre des enfants ne cessait de

(1) *Vie de Don Bosco*. Maison Ozanam, Paris.

s'accroître et l'activité de Don Bosco grandissait dans la même proportion. Le dimanche matin, le bon père entendait les confessions jusqu'au moment de célébrer la messe. Après le prône sur l'évangile du jour, il y avait récréation, puis classe jusqu'à midi. Les instructions, les prières et les chants alternaient avec les jeux et remplissaient également l'après-midi, d'une manière si attrayante que les petits paroissiens du Valdocco ne quittaient le patronage qu'à regret.

Les écoles du soir avaient été ajoutées aux réunions du dimanche. Désormais Don Bosco était tout à son œuvre et à ses enfants. Il ne se ménageait pas ; il était à eux à toutes les heures du jour et de la nuit. Un excès de fatigue ébranla bientôt sa santé. En juillet 1846, Don Bosco fut atteint d'une fluxion de poitrine qui le conduisit, en quelques jours, aux portes du tombeau.

Dieu exauça les prières des centaines d'enfants qui le suppliaient de leur garder ce bon père. Après une convalescence de quatre mois, Don Bosco put retourner à Turin afin de se consacrer à son œuvre du Valdocco. Il n'avait, à vrai dire, pour faire vivre cette œuvre, que sa foi en la Providence et son dévouement sans mesure. A ce moment, le saint prêtre n'avait même plus de moyens d'existence.

Ainsi dénué de ressources matérielles, notre héros fit appel à sa mère et la décida à venir s'installer auprès de lui, afin de s'occuper de son intérieur.

La bonne femme, dont la vie avait été jusqu'alors un rude combat contre la pauvreté, croyait pouvoir passer les années qui lui restaient au milieu de ses petits-enfants, dans ce repos bien mérité qu'accorde souvent la vieillesse à ceux qui, au jour le jour, ont

semé l'affection autour d'eux. Mais l'âme de cette veuve héroïque, broyée par la douleur et façonnée par le sacrifice, était trop haute pour ne pas répondre avec entrain à la voix de Dieu qui l'appelait à de nouveaux dévouements. En hâte, la courageuse femme assembla ses hardes, s'arracha des bras de sa famille en pleurs et, emportant sous le bras un panier de linge, se rendit avec son fils à Turin, faisant le voyage à pied comme les pauvres et les apôtres. En route, un prêtre, à défaut d'argent, leur fit aumône de sa montre.

Leur future habitation au Valdocco consistait en deux chambres à coucher, dont l'une devait aussi servir de cuisine. Le mobilier se composait de deux petits lits, deux chaises, un coffre, une table, une marmite et quatre assiettes. « Si tu devenais riche, je ne te verrais plus », avait dit Marguerite Bosco. Ayant fait du regard l'inventaire de cette installation sommaire, elle se sentit chez elle près de son fils pauvre, entouré d'enfants encore plus pauvres.

Pour venir en aide à son fils, assailli depuis lors par les créanciers, elle vendit ce qui lui restait : quelques lopins de terre et son trousseau de mariée. Désormais, elle sera toute aux enfants adoptifs de son Jean ; elle sera : « Maman Marguerite ».

Don Bosco rétablit les classes du soir ; ses meilleurs élèves furent initiés à l'art de faire l'école et les cours s'ouvrirent dans sa chambre, dans la cuisine, dans la sacristie, au besoin dans la chapelle. Les disciples augmentaient sensiblement.

En même temps que la nécessité d'agrandir les locaux, un autre problème se posa devant l'homme de bien : l'urgence de créer un internat. Il constatait

avec douleur que trop souvent le bien réalisé était vite défait par les influences pernicieuses de la rue et de l'atelier. Garder les enfants dans le patronage et leur fournir l'occasion d'apprendre un métier dans la maison même, c'était le remède tout indiqué. Mais comment réaliser cette œuvre impérieuse sans ressources aucunes ?

La Providence mènera Don Bosco vers la solution en mettant le cœur de l'apôtre devant l'impossibilité d'éconduire une grande misère. Ce fut un soir de mai 1847, qu'un pauvre apprenti maçon, de 15 ans, vint timidement demander un morceau de pain. Le pauvre enfant, trempé jusqu'aux os, tremblait de froid et de faim ; il était sans ressources, sans travail et sans abri. Pour Don Bosco et sa mère il n'y avait pas moyen de résister à cet appel de la souffrance : le matelas du prêtre servit de couchette au premier pensionnaire. Quelques semaines plus tard, un second orphelin fut ramassé sur la voie publique et, en peu de temps, sept autres petits, tout aussi intéressants, furent amenés à maman Marguerite.

Le modeste logis du Valdocco ne tarda pas à devenir trop exigu pour recevoir les nouvelles recrues. Comme on ne pouvait renvoyer celles-ci, il fallut agrandir. La maison Pinardi était à vendre ; le propriétaire en demandait 80. 000 francs. Or, la caisse de l'oratoire était vidée au fur et à mesure par le boulanger seul.

Don Bosco, se fiant à la richesse et à la générosité du Seigneur, acheta l'immeuble qui s'offrait. Ses calculs étaient des plus justes : les aumônes affluèrent subitement et la maison fut payée en quelques jours.

L'affluence toujours grandissante des jeunes gens fit établir un second patronage au midi de Turin et, deux ans après, un troisième, sur un autre point de la ville.

Le besoin de chausser et d'habiller tout ce petit monde en même temps que la généreuse pensée d'initier toute cette jeunesse à la vie d'ouvrier par l'apprentissage systématique donna naissance d'abord aux ateliers des tailleurs et des cordonniers. A quelques semaines de là, les relieurs, les mécaniciens et d'autres corps de métier ajoutèrent leurs notes joyeuses à ce bruyant concert de fières activités.

La pieuse société Salésienne. — Les Sœurs de Marie-Auxiliatrice.

L'activité de Don Bosco, quelque grande qu'elle fût, ne suffisait plus à tant d'œuvres diverses qui vinrent se grouper autour du premier patronage. Dans les commencements, quelques prêtres de Turin avaient assez généreusement prêté leur concours. Mais cet appui parut bientôt précaire et, en tout cas, insuffisant. D'ailleurs, toute œuvre nouvelle a son esprit particulier ; pour le comprendre, se l'assimiler et le transmettre, il faut avoir reçu une formation spéciale. Aussi, il tardait à Don Bosco de pouvoir recruter ses auxiliaires parmi ses propres enfants et sa principale préoccupation fut-elle de faire naître des vocations et d'élever ses enfants au sacerdoce.

Dès le début, nous l'avons vu, il s'était fait aider par les meilleurs de ses élèves. Il s'en alla chercher aussi des sujets intelligents et vertueux parmi les

grands élèves des Frères des Écoles chrétiennes. A ces *Maestrini* ou petits maîtres Don Bosco vouait ses plus grands soins ; il les formait à l'art d'enseigner et de conduire les autres ; il leur communiquait, avec son ardent amour du bien, ses procédés de vigilante bonté. Après quelques tentatives infructueuses, le saint prêtre parvint à se les adjoindre définitivement. Ainsi naquit la nouvelle congrégation religieuse des Salésiens ou la Pieuse Société Salésienne. En 1862 ils étaient vingt-deux à émettre leurs premiers vœux. Ce nombre atteignit les 3.000 à la mort du Fondateur, en 1888. Actuellement ils sont près de 5.000.

Dieu bénissait visiblement l'initiative de Don Bosco. De plusieurs villes la demande lui arriva d'envoyer des disciples pour y réaliser le bien accompli à Turin. Dans les principales villes italiennes, d'abord, s'ouvrirent des patronages et des écoles professionnelles où les jeunes gens accoururent pour apprendre, sous la direction de maîtres experts et dévoués, qui un métier, qui les notions capables d'ouvrir les portes des séminaires ou les professions libérales. L'œuvre franchit bientôt les Alpes ; la France, la Belgique, l'Espagne, l'Angleterre virent tour à tour éclore les mêmes espérances et se produire les mêmes fruits à la faveur de la nouvelle méthode d'apostolat. De l'Europe la généreuse idée de Don Bosco s'en alla féconder les immenses régions de l'Afrique, de l'Asie, de la Patagonie et de l'Argentine.

L'œuvre accomplie auprès des jeunes gens reçut en 1872 un complément par une fondation analogue pour venir en aide aux jeunes filles : ce fut celle des *Sœurs de Marie-Auxiliatrice*.

Une jeune personne, dont le dévouement égalait la solide piété, Marie Mazarello, avait fondé au Val de Mornèse, en Italie, un petit oratoire et un ouvroir. Elle y apprenait aux jeunes filles à coudre et aussi à se conduire selon le catéchisme, qu'elle leur expliquait entre deux travaux d'aiguille. La congrégation de jeunes filles à laquelle appartenait Marie Mazarello, à la demande de leur directeur, le curé du Val de Mornèse, s'affilia à la congrégation des Salésiens. Don Bosco la plaça sous le patronage de Marie Auxiliatrice. Infusée d'une vigueur nouvelle, la nouvelle congrégation prit, comme l'oratoire du Valdocco, une extension prodigieuse. Ses membres, actuellement au nombre de 4.000, ont édifié des œuvres de relèvement et de préservation sociale sur tous les continents.

En marge de ces deux congrégations florissantes, et pour leur donner un appui solide dans la société, Don Bosco fit surgir une troisième armée d'apôtres, composée de laïques : ce fut *l'Association des Coopérateurs Salésiens*.

Dans une grande conférence que Don Bosco fit, en 1873, à ses collaborateurs, il la leur annonça comme devant être la providence de sa congrégation et le plus ferme soutien de ses entreprises. Il voulait aussi par ce moyen fournir à un grand nombre de chrétiens l'occasion de prendre part aux œuvres de zèle et d'aider au sacerdoce les jeunes gens pauvres.

Le pape, après bien des évêques, approuva l'œuvre et l'enrichit des indulgences accordées aux tertiaires de Saint-François-d'Assise.

Une revue mensuelle des œuvres salésiennes fut fondée. Ce *Bulletin Salésien* est envoyé aux coopé-

rateurs pour éclairer et ranimer leur zèle. Il s'imprime à Turin en neuf langues différentes et envoie à des centaines de mille de lecteurs, avec l'écho des œuvres, la bonne semence évangélique.

A côté de l'école et de l'atelier, l'église et l'imprimerie.

Don Bosco, dans les embarras financiers et autres qui le poursuivirent toute sa vie, comme dans les effusions de sa tendre piété pour la Mère du Christ, aimait beaucoup invoquer celle-ci sous le vocable de *Marie Auxiliatrice.* Aussi rêvait-il d'élever à la Vierge un temple où le peuple chrétien viendrait prier celle dont le secours n'a jamais été imploré en vain.

Le cœur du pieux prêtre rêvait l'œuvre grandiose, mais les ressources étaient nulles. N'importe ! En posant la première pierre, Don Bosco avait en poche « huit sous », mais dans l'âme il avait la foi qui transporte des montagnes. Marie est très riche, se dit-il.

Et, comme il avait bien auguré de la richesse de son fils, lors de l'achat de la maison Pinardi, cette fois non plus sa confiance filiale ne fut pas confondue. La future basilique demandera plus d'un million ; grâce aux dons qui affluèrent de toutes parts, elle put s'achever en moins de quatre ans, en 1868.

Ce succès de Don Bosco n'échappa pas auComité qui s'était fondé à Rome pour édifier sur le mont Esquelin une église en l'honneur du Sacré-Cœur. Cette œuvre, toute opportune qu'elle était, dut être interrompue, faute de ressources suffisantes.

Le Pape Léon XIII, qui s'intéressa beaucoup à l'achèvement de ce sanctuaire, pria Don Bosco de prendre le bâton du pèlerin et de s'en aller quêter les sommes nécessaires. C'était en 1880 ; Don Bosco était vieux et fatigué. Mais le Saint Père avait parlé et il s'agissait d'honorer le Sacré-Cœur à qui la ville éternelle n'avait pas encore érigé un temple. Don Bosco accepta ce fardeau bien lourd pour ses 65 ans et jusqu'en 1887, quelques mois avant sa mort, il s'en alla par les routes de l'Italie, de la France et de l'Espagne. Dans les principales villes de ces pays sa voix fut entendue avidement par les foules accourues au renom des vertus de Don Bosco. Le vieillard parlait d'abondance, sans préparation, simplement. Ce n'était pas son éloquence qui gagnait les cœurs, c'était sa sainteté. La plaisanterie même s'alliait à sa bonne humeur. « J'entends répéter, dit-il, qu'on persécute l'Église ; mais c'est l'Eglise qui me persécute ». A Avignon, à Lyon, à Paris, il fut l'objet d'un culte ; on coupait des morceaux de sa soutane pour en faire des reliques. » « Si du moins, dit-il en souriant, on m'en donnait une neuve. »

***

Malgré les multiples travaux, l'établissement de deux congrégations religieuses, l'érection d'églises, la fondation de nombreux patronages et la préparation de missions lointaines, Don Bosco consacrait une bonne partie de ses jours et de ses nuits à écrire. Par la plume autant que par la parole il entendait servir l'église, combattre l'erreur et réconforter les âmes.

Son expérience des nécessités de l'heure lui avait

fait entrevoir — à côté de l'école, de l'atelier et de l'église — cette autre grande puissance moderne : la presse. « Prévenons le péril, ne cessait-il de répéter, et tenons-nous prêts à opposer à l'école et à la presse impies l'école et la presse catholiques. »

La plume que prit Don Bosco étant au séminaire pour esquisser la biographie d'un de ses amis ne s'arrêta pas d'écrire pendant quarante-cinq ans. Les besoins de son époque furent les inspirateurs de ses œuvres diverses.

Le protestantisme livrait à ce moment de rudes assauts à l'Église catholique dans le nord de l'Italie. A la propagande protestante par la brochure Don Bosco opposa les *Lectures catholiques*. A lui seul il composa plus de 100 tracts de cette collection intéressante qui compta bientôt 14.000 abonnés. En 1853 il répondit à « l'Ami du foyer », que les sectes protestantes distribuaient à foison, par le premier *Almanach* catholique de l'Europe.

Les élèves de ses écoles eux aussi réclamaient des ouvrages classiques appropriés. Don Bosco put les satisfaire en même temps que les apprentis de ses ateliers d'imprimerie qui réclamaient de la copie. Il composa une *Histoire de l'Italie* puis une *Histoire sainte* également appréciées.

Pour réaliser toutes ces œuvres, Don Bosco trouva un auxiliaire précieux d'abord en son règlement de vie qui ne lui permettait pas de consacrer plus de cinq heures au sommeil. Et encore cette limite fut-elle rarement atteinte.

Un autre auxiliaire qui lui permit d'atteindre cette grande clarté, faite de simplicité et de bonhomie, et qui fit de lui un réel écrivain populaire, ce fut sa mère. Don Bosco, comme d'autres écri-

vains ou artistes qui se fièrent au jugement de leur servante, s'en remettait à l'opinion de Maman Marguerite, femme sans lettres mais d'un goût sûr.

Malheureusement il ne garda pas longtemps ce soutien précieux. Dans l'hiver de 1856, la brave femme tomba malade et demanda à son fils les derniers sacrements. Elle expira, comme une sainte, au milieu des enfants adoptifs dont elle était la Providence visible. Pauvre, comme son fils, elle ne laissa en mourant que les quelques sous qu'on lui avait donnés pour s'acheter une nouvelle coiffe et qu'elle n'avait pas eu le temps de dépenser pour ses orphelins.

Les luttes. — Les éclats de la grâce.

Si le divin Sauveur avait trouvé quelque chose de meilleur que la croix pour sauver le monde, il nous l'aurait enseigné par sa parole et ses exemples. Or, continue l'auteur de l'*Imitation*, il est mort sur la croix et il invite tous ses fidèles serviteurs à porter la croix. Il ne faut donc pas s'étonner que Don Bosco fut constamment sur le mont de Gethsémani.

Tant d'œuvres menées de front avec les ressources infimes d'un homme de grand vouloir mais dénué de tout bien ne se réalisèrent pas sans de grandes difficultés. Sans reparler des embarras financiers, qui semblaient ne pas exister pour ce pauvre obstiné à dépenser des millions, il nous faut, sous peine d'amoindrir cette grande figure, dire quelques mots des luttes qu'il soutenait contre des ennemis nombreux.

Il eut d'abord à souffrir de ces entraves particulièrement pénibles qui viennent des hommes de bien. Ses amis mêmes s'opposèrent parfois à ce qu'ils appelaient sa folie. Devant les difficultés rencontrées, lors du premier patronage, ils lui dirent : « Ne gardez qu'une vingtaine d'enfants et renvoyez les autres. Vous ne pouvez faire l'impossible et la divine Providence elle-même paraît vous indiquer qu'elle ne veut pas votre œuvre. »

« La divine Providence ! riposta Don Bosco, m'envoie des enfants et me donnera aussi tout ce qui leur est nécessaire. » Et à cette heure même Don Bosco développa devant ses amis ses gigantesques projets avec une conviction et une foi qu'ils prirent pour de l'exaltation. Il n'en fallait pas douter, le pauvre prêtre perdait la raison. Aussi toutes les dispositions furent prises pour l'enfermer dans une maison de santé.

Don Bosco qui, sa vie durant, sut mettre la note gaie et juste sur les incidents les plus divers, joua si bien les charitables conducteurs qui durent le mener dans la pension salutaire, qu'on faillit les y garder en sa place !

L'année 1866 fut une des plus douloureuses pour Don Bosco. Les ministres piémontais, déjà en guerre contre le Pape, cherchaient à prendre en défaut le pieux fondateur qu'ils accusaient d'entretenir une correspondance secrète avec le Pape et les évêques. On multipliait les perquisitions dans sa maison ; on voulait à tout prix trouver des traces d'une conspiration.

Un jour, Don Bosco, à bout de patience, s'en vint trouver le comte Cavour qui, en maintes circonstances, lui avait témoigné de la sympathie et lui annon-

ça son intention de se décharger en ses mains du soin de tous ces orphelins. Cette solution, inattendue, fit réfléchir le Ministre et, si elle ne mit pas fin aux persécutions, elle les rendit moins ouvertes.

L'établissement de l'œuvre bienfaisante du Valdocco n'était pas sans soulever bien des haines antichrétiennes et, plusieurs fois même, la vie du fondateur courut de sérieux dangers. L'émancipation des Israélites et des Vaudois réalisée par Charles-Albert avait remué les plus mauvais instincts dans le bas peuple et les plus perfides calomnies étaient habilement semées contre le clergé par les sociétés secrètes.

Au surplus, le quartier du Valdocco, alors mal famé, était le repaire naturel d'une foule d'industries équivoques que dérangeait la présence de l'homme de Dieu.

Ces diverses circonstances expliquent en partie pourquoi on s'acharna si furieusement contre ce pauvre prêtre. On ne lui épargna ni calomnies, ni guet-apens, ni attaques à mains armées.

Don Bosco ne fut guère ému de tant d'attentats ; rien n'était capable de le retenir lorsqu'il s'agissait de l'exercice du saint ministère ou de l'intérêt des enfants. La Providence veillait sur sa vie ; d'une manière miraculeuse, plus d'une fois, elle vint à son secours, entre autres par la voie d'une bête étrange, un chien inconnu qui émergeait de l'ombre au moment du danger. D'autres fois la grâce agissait sur les malfaiteurs et bien souvent Don Bosco vit s'abaisser le bras levé contre lui sous la bénédiction qu'il donna au brigand soudainement converti.

Ces faits merveilleux sont loin d'être isolés dans la vie de Don Bosco. En ce XIXe siècle, qui vit s'éle-

ver tant d'œuvres d'amour et tant d'œuvres de haine, où la lutte entre le bien et le mal sous tous les aspects a atteint un état aigu, Dieu sembla affirmer par Don Bosco, comme par le curé d'Ars, comme par Lourdes, la pérennité de son triomphe en la glorieuse vitalité de son Église. Les miracles, si l'on peut se servir de ce mot avant que Rome l'ait permis, le miracle éclatait sur les pas de cet homme providentiel : visions, prophéties, songes déconcertants de lucidité, phénomènes de double vue, lectures dans les consciences, guérisons subites, multiplications de pains, tous ces faits qui semblent relégués par le scepticisme moderne à l'époque des légendes dorées environnent comme d'une auréole moyenâgeuse le front de ce saint contemporain. C'est au point que le cardinal Vivès y Tuto, le défenseur devant les tribunaux romains de la cause du serviteur de Dieu, pouvait dire : « Je puis vous affirmer que dans aucune vie je n'ai relevé une place aussi grande faite au surnaturel. Dans l'existence de Don Bosco, c'est chaque jour que le ciel intervient, et ses façons d'intervenir semblent infinies. »

Le plus grand miracle qu'ait réalisé Don Bosco c'est d'avoir pu traîner le fardeau qui pesait sur lui jusqu'à un âge aussi avancé.

Le jour où il put se reposer de tant de travaux et incliner la tête sur tant de bien sonna pour lui au mois de janvier 1888.

La bonne humeur lui resta comme une fidèle compagne jusqu'au bord du tombeau. Il plaisantait les douleurs de son corps qui allait s'exténuant. Dans cette enveloppe guettée par la mort, l'âme apparaissait plus rayonnante que jamais. Douce, humble, résignée, intimement unie à Dieu, constam-

ment traversée de projets apostoliques, conservant jusqu'au bout le sourire, l'âme de Don Bosco offrit, pendant une lente agonie de plusieurs semaines, le spectacle du juste qui s'endort dans le baiser de son maître.

Il s'éteignit le matin du 31 janvier 1888, à l'heure de l'angelus.

Il laissait au monde une grande œuvre de la charité chrétienne, à ses disciples le modèle d'une vie apostolique, aux enfants du Valdocco une immense douleur.

Le jour de sa mort il fallut prier le boulanger de ournir le pain à crédit pour nourrir les 700 bouches de l'oratoire de Turin.

Quand cet ami des pauvres fut conduit à sa dernière demeure, la ville de Turin tout entière voulut se porter au passage de son grand bienfaiteur. Rarement monarque reçut un témoignage d'amour et de vénération comme cet enfant du peuple que des orphelins escortaient en pleurant.

L'Église, témoin de toute la vie de ce chrétien, juge de tous les actes de cet apôtre et écho ému des merveilles qui vivifient son tombeau à Valsalice, lui a décerné, en 1907, le titre de Vénérable, en introduisant la cause de béatification. Elle ne tardera pas à se prononcer définitivement sur la sainteté de ce grand serviteur de Dieu.

Don Bosco n'appartient pas seulement à l'Église ; il appartient aussi à la pédagogie. Les œuvres qu'il a fondées attendent aussi que l'on affirme un jugement. Montrer quelle place lui revient dans l'histoire de la pédagogie, voilà l'objet de la seconde partie de cette étude.

LES IDÉES PÉDAGOGIQUES

DE

DON BOSCO

---

1. Don Bosco pédagogue.

« La première question qui se pose, quand on étudie les systèmes d'éducation, dit Compayré, c'est de savoir comment les auteurs de ces systèmes sont devenus pédagogues. Les meilleurs peut-être sont ceux qui le deviennent pour avoir beaucoup aimé. »

S'il en est ainsi, Don Bosco doit être placé au premier rang des pédagogues, car, comme Pestalozzi, il fut amené par son grand cœur à s'occuper des enfants abandonnés, et c'est l'amour des enfants qui lui ouvrit les secrets de l'art de les élever.

De même que le philanthrope de Neuhof, Don Bosco fit à Turin « un essai de régénération morale et matérielle, par le travail, par l'ordre, par l'instruction », mais ses visées ne s'arrêtèrent pas à ce relèvement purement humain.

Chrétien et prêtre, il voulut retracer dans l'âme des enfants l'image du Christ, idéal de toute perfection, et, renouant la tradition de son compatriote saint Charles Borromée, baigner son œuvre dans la grâce divine. « Parce que, selon le saige Salomon, sapience n'entre point en l'âme malivole, et science sans conscience n'est que ruyne de l'âme, il convient servir, aymer et craindre Dieu. » (Rabelais.)

C'est à cette lumière qu'il faut examiner l'œuvre de Don Bosco, comme celle des saints Fondateurs des siècles précédents : Pierre Fournier, Ignace de Loyola, Jean-Baptiste de la Salle, Saint Vincent de Paul, la Mère Julie Billiart et tant d'autres.

Héritier de leur zèle et de leurs méthodes, Don Bosco, devant l'inquiétude sociale de son siècle qu'éveillent la crise de la famille, la crise de l'école, la crise de l'autorité, la crise de l'apprentissage, adaptera leur œuvre aux nécessités présentes, avec cette intuition frappante qu'ont toujours eue les Messagers de la Providence.

Placé entre les deux grands courants pédagogiques du XIXe siècle, le courant matérialiste, dérivant de Coménius et aboutissant par Frœbel à Montessori, et cet autre, spiritualiste, avec Wilman, Habrich et Fœrster, il formulera une méthode éclectique, faite de bon sens, accordant aux corps ce qui leur revient et vouant à l'âme, comme à la partie la plus noble de l'homme, le meilleur des soins. « Il est hors de doute, dit F. Collard dans son *Histoire de la pédagogie*, que l'éducaton morale devra avoir le pas sur l'éducation intellectuelle, que la question finale et dernière de l'instruction n'est pas : qu'est-ce que les enfants savent ? mais bien : qu'est-ce qu'ils seront dans la vie ? »

L'éducation pour Don Bosco ne sera donc pas le simple « dressage », ni l'effort persévérant et méthodique pour « faire passer le conscient dans l'inconscient ». Avec Spencer, il y voit « la préparation à la vie complète », et nous saurons ce que Don Bosco entend par là. Avec Guyau (*Education et Hérédité*, préf. IX),il donnera à l'éducation un but individuel et social ; elle sera « la recherche des moyens de

mettre d'accord la vie individuelle la plus intense avec la vie sociale la plus étendue ». Mais cette vie individuelle n'aura toute son intensité que lorsque la vertu communiquera sa puissance à toutes ses œuvres et elle n'atteindra son extension sociale parfaite que dans le rayonnement de l'amour surnaturel.

Si, comme on le fait souvent, le nom de pédagogue reste réservé aux écrivains traitant théoriquement de l'art et des méthodes d'élever les enfants, Don Bosco ne peut pas être rangé parmi les auteurs pédagogiques, car il a écrit très peu sur cette science. Mais, quoi qu'il en soit, il a une place éminente parmi les éducateurs, et c'est tant mieux. Ne vaut-il pas mieux produire la vie que d'en décrire les lois ? Les théoriciens abondent mais les réalisateurs sont peu nombreux. L'artiste qui compose une œuvre musicale n'est-il d'ailleurs pas supérieur au théoricien qui met à point une loi de l'acoustique et le peintre des toiles de valeur n'est-il pas au-dessus du savant qui ferait une nouvelle classification des couleurs ?

Or, voyons quelle fut cette œuvre superbe de Don Bosco. Elle dépasse même les murs de l'école. Sa pédagogie pour la vie l'amena à devenir sociologue. Ce n'est pas l'intelligence de quelques écoliers qu'il veut orner ; il rêve la restauration dans le Christ de la société ouvrière.

Quelle fut la mission de Don Bosco ?

Arracher la jeunesse ouvrière aux ennemis de son bonheur, l'ignorance, la pauvreté, le vice, l'esprit d'indépendance, l'incapacité professionnelle, l'isolement, — pour l'abriter dans des œuvres de protection où elle trouverait l'instruction qui éclaire, la

doctrine qui change les cœurs, la discipline qui trempe les volontés, l'enseignement professionnel qui arme pour la vie, l'atmosphère de la famille qui épanouit l'âme, et le pain quotidien qui fortifie les corps.

Une à une toutes les œuvres de Don Bosco sont sorties de ce souci fondamental, de cette tâche assignée par Dieu à son serviteur. Une à une aussi, chacune de ces œuvres trouva dans le monde des cœurs dévoués pour lui prêter leur concours et travailler au salut de la jeunesse ouvrière sur les indications du grand éducateur (1).

2. L'œuvre de Don Bosco.

La première partie de ce travail nous a montré le cadre dans lequel fut tracée l'œuvre de Don Bosco : la ville naissante de Turin, en 1841.

Pour comprendre toute la grandeur du travail, il nous faut aussi évoquer rapidement le milieu dans lequel l'œuvre se réalisa : l'Italie du milieu du XIX[e] siècle.

L'Italie a eu de tous temps des pédagogues remarquables, entre autres, à la fin du moyen âge, Victorin de Feltre, et, à l'époque de la Renaissance : Castiglione, Piccolomini, Charles Borromée, etc. (2).

Les salles d'asile ont trouvé dans Aporti (1791-1858), surnommé le père de l'enfance, un protecteur dévoué. Dès 1827, il ouvrit à Crémone une école d'enfants où, sans le savoir, il appliquait les principes auxquels Frœbel devait plus tard donner corps.

(1) *Don Bosco*. Maison Ozanam, Paris.
(2) Voir *Bulletin Salésien*, octobre 1909, p. 260.

Son œuvre s'étend aujourd'hui à plus de trois mille écoles.

Toutefois, jusqu'en ces derniers temps, l'Italie n'eut pas de système national d'enseignement. La loi scolaire de 1859 ne sortit tous ses effets qu'en 1895. Mais les récents progrès réalisés ont été profonds et nombreux ; le pays du Dante semble en ce moment en pleine renaissance pédagogique. Sans y insister davantage, mentionnons Montessori, dont le nom brille d'un éclat spécial parmi les pédagogues italiens contemporains, les Gioberti, Rosonini, Berti, Tommasco, Fusco, Lambruschini, Ridolfi, Casanova, Latino et Imperatori (1).

Le dévouement des établissements religieux n'a d'ailleurs jamais fait défaut au pays des papes. Mais l'Italie, comme bien d'autres pays, souffre, malgré la généralisation de l'instruction, d'un mal profond : l'abandon de l'enfant du peuple, du futur ouvrier.

« Autrefois, à une époque qui n'est d'ailleurs pas si éloignée de nous, chaque patron avait autour de son établi au moins un apprenti, parfois plusieurs, auxquels il apprenait consciencieusement tous les détails et tous les secrets du métier. L'apprenti était traité d'une façon paternelle, comme l'enfant à la maison.

« Aujourd'hui, ce système n'est plus, pour la plupart des professions, qu'un fait historique.

« La séparation entre le maître et son ouvrier, ancien ou novice, est trop tranchée, le nombre des ouvriers d'un atelier est trop considérable pour que le chef d'industrie puisse encore se tenir en rapport

(1) *Histoire de l'instruction et de l'éducation*, F. Guex.

constant avec chacun de ses ouvriers, être pour les jeunes à la fois un patron et un instituteur.» (Rapport O. Pyfferœn, 1895.)

Partant du principe qu'il est du devoir de l'autorité de garantir à tout citoyen le plein exercice de ses droits, la Révolution française, reprenant la théorie de Turgot, accorda à l'ouvrier d'exercer le métier qui lui plairait. Dès lors l'ouvrier fut plus libre, il est vrai, mais aussi plus faible et moins préparé. Le machinisme du XIXe siècle pouvait en réalité se contenter dans bien des cas d'ouvriers-outils, mais la question reste entière de savoir si l'ouvrier y gagna en dignité. Les chefs de l'industrie se sont plaints, bien des fois, de la préparation médiocre de l'apprenti et, de divers côtés, on a cherché à remédier à ce mal dans l'intérêt tant de l'ouvrier que de l'industrie. L'école à l'usine, que l'on a préconisée d'abord, n'a donné que de faibles résultats. De nos jours, dans bien des pays, un courant se dessine pour mettre l'usine à l'école. Ce nouveau système, qui tend à fonder l'éducation entière sur le développement manuel et l'exercice des sens, ne manquera pas d'accentuer la matérialisation de notre siècle. Des éducateurs y voient, avec Herbart, une atteinte à la dignité humaine et jugent avec raison que l'école doit avant tout développer les facultés supérieures de l'homme : l'adolescent intellectuellement bien formé aura toujours une avance sur l'apprenti précoce et ignorant.

Don Bosco, avec cette intuition que Dieu donne à ses apôtres, s'était penché sur les misères de l'ouvrier et avait trouvé dans son cœur le remède à la triste situation que Léon XIII, quelque vingt ans plus tard, signalait à l'attention du monde entier.

Dans l'espace de cinquante ans, les œuvres de Don Bosco, qui se multiplièrent d'une façon prodigieuse sous tous les climats, vinrent en aide aux enfants du peuple, sous forme d'institutions variées, mais visant toutes à faire de ces petits des chrétiens robustes, des ouvriers instruits, des citoyens fiers et dévoués.

« Ces œuvres en faveur de la jeunesse sont au nombre de sept : les patronages, les écoles professionnelles, les écoles primaires et secondaires, les colonies agricoles, les maisons de famille, et enfin l'œuvre des vocations tardives. Toutes s'inspirent des besoins du milieu où elles surgissent.

« Dans les grandes cités modernes, où, par un ensemble de circonstances d'ordre moral et économique, la famille en se disloquant livre insensiblement l'enfant à tous les périls de la rue et des mauvaises amitiés, il fallait de toute urgence offrir à ces pauvres petits un refuge où ils trouveraient une part d'affection comme dans la famille, une part de discipline comme à l'école, et une part de liberté comme dans la rue, et où on se préoccuperait de rapprocher de Jésus-Christ par la parole de Dieu et les sacrements leurs âmes baptisées : *et ce fut le Patronage.*

« Mais le patronage, même appuyé de *classes primaires*, même prolongé par le *cours du soir* ou le *cercle*, s'avoue impuissant devant certaines enfances malheureuses. A l'origine de toutes les jeunesses coupables, a écrit quelqu'un, on trouve une famille défaillante, c'est-à-dire une famille qui manque soit par la mort, l'éloignement ou la désertion, soit par l'indignité du père ou de la mère ; une famille défaillante, c'est-à-dire encore une famille où la misère s'est installée. Il est donc nécessaire de recueillir

l'enfant, dans l'intérêt de son âme, d'abriter complètement ses jours et ses nuits. C'est de ce souci que sont nés les *oratoires* ou *orphelinats salésiens*, vastes internats, où, selon leurs aptitudes, les enfants se voient aiguillés soit vers *l'école professionnelle*, où en quatre ans ils deviendront des ouvriers accomplis, soit vers la *culture des champs*, s'ils, sont d'origine rurale ou témoignent de dispositions agricoles, soit vers les *études secondaires*, si leur esprit alerte se passionne pour l'étude et semble les prédisposer à quelque carrière libérale.

« Au sortir de ces maisons d'éducation, et pour remplir l'entre-deux qui sépare ces adultes de leur établissement définitif dans la vie, des *maisons de famille* leur offrent, non seulement le vivre et le couvert à des prix très doux, mais encore la protection morale, et le conseil vigilant d'éducateurs zélés (1). »

Le programme de Don Bosco est unique : *le métier* est le but direct de son enseignement. On veut rendre à la société, sans autre intermédiaire, des enfants ayant reçu un *enseignement industriel primaire* qui puissent immédiatement gagner leur vie de façon honorable. Leur apprentissage doit donc être poussé à ses dernières limites ; l'instruction primaire des classes n'est là qu'une préparation.

A tout bien considérer, l'organisation dans ces maisons de Don Bosco correspond à un besoin spécial de la société : *christianiser l'ouvrier*.

Dans chaque établissement deux sections principales : Environ la moitié des enfants est destinée au travail des ateliers. L'autre moitié se compose de ceux qui, âgés de moins de 13 ans, suivent un cours primaire et aussi de ceux qui, bien doués du côté

(1) *Don Bosco*. Maison Ozanam.

de l'intelligence, suivent des cours d'enseignement secondaire.

Parmi ceux-là se recruteront des citoyens qui font honneur à l'Œuvre dans toutes les professions, carrières libérales, armée, clergé ; *la pieuse union salésienne* ne se recrute pas autrement.

De ce rapprochement entre l'ouvrier du travail manuel et l'ouvrier de la pensée ne peuvent résulter que les conséquences les plus heureuses pour l'avenir. Là pourrait être une des clefs du socialisme chrétien que d'aucuns, suivant la ligne de conduite tracée par le Souverain Pontife Léon XIII, appellent de leurs vœux.

Il y a communauté absolue de régime entre eux et ceux qui restent des apprentis. Ils sont traités sur le même pied d'égalité, ils doivent vivre comme des frères. Les professeurs ou chefs d'ateliers sortent du rang, ils ont été élevés par charité comme leurs élèves. Les métiers qu'ils enseignent de préférence sont ceux de typographe, de menuisier, de tailleur, de relieur, de cordonnier, de serrurier, de mécanicien.

Les ouvriers quitteront le bercail experts en leur profession et possesseurs d'un petit capital. Une gratification de 10 0/0 sur une journée ordinaire est en effet allouée aux apprentis. La moitié de cette gratification est remise à l'apprenti en bon argent, l'autre est portée à la masse, et ne sera acquise qu'à la fin de l'apprentissage. Ils possèdent également des livrets de Caisse d'Epargne, car le goût de l'économie leur est inculqué :le moindre dépôt, ne fût-il que de 10 centimes, est favorisé, si bien qu'une fois sortis de la maison, ils sont à même, s'ils n'y demeurent pas en qualité de prêtres. ou de professeurs, de se tirer d'affaire.

La situation peut se résumer en deux mots : on prend un enfant abandonné sur le pavé, et qui deviendrait sans doute un sacripant ; on en fait un garçon honnête et pieux ; on l'instruit, on lui met un état entre les mains, et un peu d'argent, qui, s'il a de l'ordre, lui servira à s'établir. Que sont les utopies des collectivistes, socialistes et « autres chevaucheurs de chimères ou marchands de coquecigrues en face de ces résultats tangibles, de ces effets prouvés ? (Huysmans.)

Si l'ensemble des résultats est plus que satisfaisant, si ces apprentis sont économes et laborieux, s'ils sont nantis d'âmes vraiment propres, cela tient à une éducation spéciale, à des soins particuliers, à un système de culture qu'ignorent les incroyants et les impies.

Pour développer les facultés affectives de l'enfant et lui inculquer profondément le sentiment de ses devoirs et le regret de ses fautes, il ne suffit pas de le traiter avec douceur et de lui procurer un peu de cette tendresse maternelle qu'il n'a pas connue. Il faut le lancer hardiment dans la voie de la perfection chrétienne, assurer la victoire de la volonté sur les mauvais instincts par l'exercice répété de la confession, par la communion fréquente.

Le nombre des enfants rebelles à ce traitement est infime. Le cas des incurables est extrêmement rare, et l'inlassable patience des maîtres est récompensée par de vrais miracles de grâce, des caractères modifiés, puis réellement amendés par l'effet de la communion : ce sont là faits courants dans les Annales de l'Ordre (1).

(1) *Les Salésiens, l'œuvre de Don Bosco*, par le comte FLEURY. (Science et religion.) Paris, Bloud.

3. La pédagogie de l'amour.

Il existe en matière d'éducation peu d'idées nettement arrêtées, ou plutôt il en existe tant et de si divergentes que la confusion la plus entière règne en ce domaine. La discipline, la bonne tenue dans la société, l'instruction, voilà pour beaucoup l'aboutissement de l'œuvre éducative.

Ecoutons G. Le Bon : « L'université laisse à peu près exclusivement de côté, dans la pratique, toute éducation et n'en parle que dans des discours destinés au public. En fait, l'éducation qu'elle donne se borne à la lourde et brutale discipline du lycée destinée uniquement à *maintenir le silence dans les salles où se trouvent les élèves* (1). »

On ne pourrait pas exprimer plus clairement cette vérité courante ni avouer plus tristement la faillite de nos institutions publiques en fait d'éducation. De l'œuvre magnifique de plusieurs générations de pédagogues voilà ce qui reste dans nos établissements d'instruction : quatre ou cinq axiomes d'ordre méthodologique et le reste.. matière à discours aux distributions des prix.

Ainsi ne l'entendait pas Don Bosco. L'éducation vise au relèvement de l'individu tout entier, et par lui, — contrairement à l'exclusivisme individualiste de Rousseau et de Herbart, — de la famille et de la Société. « Former la jeunesse, c'est l'incorporer aux organisations morales qui constituent l'organisme

(1) Le Bon, *Psychologie de l'Education*. Plon, Paris, p. 168.

social et transmettre ainsi aux générations futures les biens qui forment le trésor de notre civilisation actuelle (1). »

La discipline n'est donc pas le soutien de l'école, mais l'école est un moyen pour former la discipline ; le but à atteindre c'est l'empire sur soi-même.

Or, l'enfant n'est pas une argile molle et purement passive que nous pouvons modeler à notre gré : notre main peut le trouver rebelle et il nous faudra recourir, pour obtenir son obéissance, à certains moyens de gouvernement.

Quels moyens emploierons-nous ? Ceux que l'on a proposés de tout temps sont trop connus pour que nous ayons besoin de les énumérer : mais ils sont d'inégale valeur. On peut poser en principe qu'ils valent en général ce que valent les motifs et les mobiles qu'ils mettent en jeu.

Obéir, accomplir le devoir, tous les actes, en un mot, qui doivent concourir à l'œuvre éducative, auront une influence différente sur la formation morale d'après que l'acte est inspiré par la crainte du fouet ou par le désir de bien faire que nous suggère une personne aimée.

« Un maître qui a de l'autorité pourra souvent obtenir l'accomplissement de certains actes par son influence personnelle, par cette sorte de suggestion qui dispense d'avoir recours à d'autres procédés de discipline. Seulement cette influence ne doit pas être exagérée : elle rencontre souvent des résistances dans l'âme de l'enfant, surtout lorsque celui-ci ne se trouve plus en présence du maître, et il est nécessaire qu'elle n'agisse point seule (2). »

(1) *Didaktik*. D. Otto Wilmann, préface MERCIER.
(2) *Postulats de l'éducation*, p. 176.

La véritable discipline doit venir du dedans plutôt que du dehors. Ainsi l'humiliant dressage sera évité et la discipline extérieure, mise en rapport avec les besoins intimes moraux et spirituels, aboutira au gouvernement de soi-même. L'obéissance spontanée est toujours préférable à l'obéissance passive, parce qu'elle tend à créer ou à développer un dynamisme intelligent dont la composition pourra être modifiée par la suite, et non un mécanisme qui attendra pour fonctionner un élan venu du dehors.

M. Ribot, président de l'enquête menée en France sur la réforme de l'enseignement secondaire, a demandé « si on ne pourrait pas obtenir de bons résultats en s'adressant à la raison des élèves ». Il lui a été répondu de la façon suivante :

« Je suis persuadé du contraire. Il faut vivre avec nos élèves pour se douter de cette difficulté; nous ne pouvons pas attendre un résultat en nous adressant à la raison de nos élèves. »

Aussi, ajoute le Dr G. Le Bon, les Anglais ne s'adressent pas à leur raison, base très fragile, mais uniquement à leur intérêt, substratum très solide sur lequel on peut bâtir avec sécurité (1).

Si donc, d'une part, faire appel à la volonté de l'enfant est un idéal illusoire et que, d'autre part, la doctrine de l'intérêt mène à l'égoïsme, à l'individualisme, ennemi de l'éducation sociale, que reste-t-il pour agir efficacement sur les élèves ?

Il reste à s'adresser à un groupe de tendances très efficaces et qui sont en même temps les plus élevées de toutes, après les tendances morales, à celles qu'on pourrait désigner d'un mot, la sympathie. Il reste, ce que Don Bosco appelle : *la pédagogie*

(1) *Psychologie de l'éducation*, p. 168.

de l'amour. Le mot est, en effet, tombé de la plume du Vénérable lorsque, au soir de sa vie, il écrivait à ses fils une longue lettre pour leur livrer aussi clairement que possible la clef de son système d'éducation.

Don Bosco ne regardait pas la verge comme la baguette enchantée de l'éducation, l'auxiliaire indispensable du maître. Les temps sont passés, où, comme le dit un spirituel auteur, l'on ne pouvait entrer dans une classe sans marcher sur des débris de bâtons, sans ouïr les gémissements de quelque enfant qui remettait ses vêtements sur les traces douloureuses de la dernière correction.

Avec tous les pédagogues modernes, Bosco reconnaît qu'avec la rigueur on n'aboutit ordinairement qu'à étouffer la spontanéité de l'enfant et à développer l'hypocrisie. Mais où Don Bosco s'élève plus haut c'est lorsqu'il voit dans les méthodes sévères la mort de la confiance. Sans cette confiance, disons mieux, sans l'amour de l'enfant, Don Bosco renonçait au travail d'éducation.

« Que voulez-vous que je lui apprenne, disait déjà Socrate d'un de ses élèves ? Il ne m'aime pas. »

Sans affection, pas d'éducation. Le Vénérable l'avait très bien compris : aussi travaillait-il à gagner le cœur de l'enfant, et par le cœur toutes les avenues de l'âme. Volontiers il eût résumé toute sa méthode dans cette phrase : Se faire aimer soi-même pour mieux faire aimer Dieu.

Ces procédés de la tendresse chrétienne font tellement partie du système salésien que, même à l'heure où il faut sévir — et elle sonne toujours quoique on la retarde le plus possible — l'éducateur fait encore appel à ce genre de punition qu'une mère

sait manier si délicatement. Il montre un visage consterné, il s'interdit toute parole affectueuse, il feint l'indifférence ou la froideur : quatre fois sur cinq cela suffit; parce qu'il s'est appliqué à se faire aimer pour pouvoir, en temps opportun, se faire craindre.

4. Le système préventif.

Deux ans avant sa mort, en 1886, Don Bosco reçut un jour du Supérieur du Grand Séminaire de Montpellier une lettre où ce digne ecclésiastique le pressait de lui communiquer le secret de sa merveilleuse pédagogie. C'était déjà une seconde instance, car à une première lettre de son correspondant Don Bosco avait répondu : « C'est grâce à la crainte de Dieu répandue au cœur de mes jeunes gens que j'obtiens d'eux tout ce que je veux. » « Mais, répliquait l'excellent Supérieur, la crainte de Dieu n'est que le commencement de la sagesse. Comment achever l'œuvre ? Allons, mon père, donnez-moi la clef de votre système d'éducation que je m'en serve pour le bien de mes séminaristes ! » « Mon système ! Mon système ! murmurait Don Bosco en pliant la lettre, mais si je ne le connais pas moi-même ! Je n'ai eu qu'un mérite, celui d'aller de l'avant selon l'inspiration du Seigneur et des circonstances. »

Il se trompait, car Don Bosco eut un système d'éducation très personnel. Ce fut la pédagogie de l'amour.

I

« Deux systèmes, dit Don Bosco, sont employés

en éducation : le système préventif et le système répressif.

« Le système répressif consiste à faire d'abord bien connaître la loi à ceux qui devront l'observer, à exercer ensuite une surveillance rigoureuse pour connaître les transgresseurs, et, le cas échéant, leur infliger les châtiments mérités. Dans ce système, un Supérieur doit être sévère et même menaçant, de paroles et d'allures. Il évitera toujours la familiarité avec ceux qui lui sont soumis. Le directeur, pour donner plus de force à son autorité, devra se trouver rarement au milieu de ses subordonnés et seulement lorsqu'il devra menacer ou punir. Le système est facile. Il est spécialement utile dans les casernes. et, en général, à l'égard des personnes raisonnables et intelligentes, qui doivent, par elles-mêmes, être en état de connaître et de se rappeler ce qui est conforme à la loi ou aux autres règlements.

« Tout autre, et, je dirais même, tout opposé, est le « système préventif ». Son but est aussi de faire connaître les prescriptions et les règlements de la maison. La surveillance s'exerce de telle façon que les élèves soient sans cesse sous le regard vigilant du directeur ou des assistants. Ceux-ci leur parlent comme des pères pleins de tendresse, les dirigent en toute occasion, leur donnent des conseils et les corrigent avec amour, en un mot, mettent les élèves dans l'impossibilité de commettre aucune faute.

« Ce système est entièrement basé sur la raison, la piété et l'amitié. Il exclut tout châtiment violent et s'efforce d'éloigner la correction même légère. Ce système est préférable, voici encore pour quels motifs :

« 1° L'élève, préalablement averti, n'est point

humilié par les fautes qu'il commet, comme cela arrive quand ces fautes sont connues du supérieur. Il ne s'irrite pas de la réprimande qui lui est adressée, ou de la pénitence qu'on lui inflige, ou dont on le menace. Il y a toujours dans ce système un avis affectueux qui lui est parvenu, qui l'a ramené à la raison et qui, souvent, a gagné son cœur au point que lui-même désire presque le châtiment dont il a reconnu la nécessité.

« 2° Un motif plus grave encore d'employer ce système, c'est la légèreté de la jeunesse qui lui fait oublier, en un instant, les règlements disciplinaires et les châtiments qu'elle peut encourir. Il arrive souvent qu'un petit enfant se rend coupable et reçoit une pénitence, sans y avoir fait attention. Il a agi sans se souvenir de la loi, au moment où il l'a transgressée, et il aurait certainement évité cette faute, si une voix amie l'avait averti.

« 3° Le « système répressif » peut bien empêcher un désordre ; difficilement on amendera les coupables. On a observé que les jeunes gens n'oublient pas les châtiments qu'ils ont subis, et que le plus souvent ils gardent rancune, avec le désir de secouer le joug et même de se venger. Il semble, parfois, qu'ils n'y attachent pas une grande importance, mais quiconque les observera attentivement, pourra constater combien sont terribles ces souvenirs de jeunesse. Ils oublient facilement les punitions de leurs parents, mais très difficilement celles de leurs maîtres. Il est des enfants qui, châtiés, même justement, à l'époque de leur éducation, ont accompli leur vengeance brutale jusque dans un âge avancé.

« Le « système préventif », au contraire, rend l'élève ami de son maître, en qui il voit un bienfaiteur pré-

venant qui veut le rendre bon et le préserve des contrariétés, des châtiments et du déshonneur.

« 4° Le « système préventif » est salutaire à l'élève en ce sens que son maître pourra toujours lui parler le langage du cœur, et pendant le temps de l'éducation, et quand il aura quitté la maison. Le maître, ayant gagné le cœur de son protégé, pourra exercer sur lui une grande influence, lui donner des avis, des conseils, et même le corriger, alors qu'il se trouvera dans les emplois et les fonctions de la vie civile et du commerce.

Pour tous ces avantages et pour bien d'autres raisons, il nous semble que le « système préventif » doit être préféré au « système répressif ».

II. — APPLICATION DU SYSTÈME PRÉVENTIF

L'application pratique de ce système est entièrement basée sur cette parole de saint Paul : « *Caritas patiens est, benigna est..., omnia suffert..., omnia sperat, omnia sustinet* (1). » La charité est patiente et bienveillante ; elle souffre tout, mais elle espère tout et elle supporte tout. Aussi n'y a-t-il que le chrétien qui puisse appliquer, avec succès, le « système préventif ». La raison et la religion sont les seuls instruments que manie le maître. Il doit parler leur langage en instruisant ses élèves, et il doit s'en pénétrer lui-même dans sa vie pratique, s'il veut être obéi et atteindre son but.

1° Le directeur doit se consacrer entièrement à ceux dont il doit diriger l'éducation. Il ne doit jamais accepter aucune charge qui l'éloigne d'eux. Il se trouvera ainsi toujours avec ses élèves, quand

(1) I Cor., XIII, 4, 7.

une obligation étrangère ne les appelle pas ailleurs et qu'ils ne sont pas sous la surveillance des assistants.

2° Les maîtres, les chefs d'atelier, les assistants doivent être d'une moralité incontestée. Ils s'appliqueront à éviter, comme la peste, toute sorte d'affection, d'amitié particulière avec les élèves. Ils se souviendront que l'égarement d'un seul peut compromettre toute une maison d'éducation. Il faut donc veiller à ce que les élèves ne soient jamais seuls. Autant que possible, les assistants doivent les précéder là où ils doivent se réunir. Ils y demeureront jusqu'à ce que d'autres assistants viennent les remplacer. Ils ne laisseront jamais les élèves dans l'oisiveté.

3° Il faut que les élèves puissent, en toute liberté et selon leur bon plaisir, sauter, courir et crier. La gymnastique, la musique, la déclamation, le petit théâtre, la promenade sont des moyens très efficaces pour obtenir la discipline, favoriser la moralité et la santé. L'important, c'est que, dans tous ces exercices, comme dans les personnes qui y participent, et dans leurs conversations, il n'y ait jamais rien de blâmable. « Faites tout ce que vous voulez, disait saint Philippe de Néri, le grand ami de la jeunesse, il me suffit que vous ne commettiez aucun péché. »

4° La confession et la communion fréquentes, et la messe tous les jours, sont les colonnes d'une maison d'éducation dont on veut bannir la menace et les punitions. Il ne faut pas obliger les jeunes gens à fréquenter les sacrements, il faut seulement les y encourager et leur en fournir la facilité. A l'occasion des retraites, triduums, neuvaines, prédications

catéchismes, il faut s'appliquer à montrer la beauté, la grandeur, la sainteté de cette religion qui nous offre, dans les sacrements, des moyens d'une pratique si aisée, moyens si utiles à la société civile, si efficace pour la paix du cœur et pour le salut de l'âme. Les enfants resteront ainsi spontanément fidèles aux exercices de piété; du moins, ils les accompliront de plein gré, avec plaisir et avec fruit.

5° Il faut user de la plus sévère surveillance pour qu'il n'entre jamais dans la maison des livres mauvais ou des personnes tenant des discours honteux. Le choix d'un bon portier est un trésor pour une maison d'éducation.

6° Tous les soirs, après la prière, avant que les élèves aillent au dortoir, le directeur ou celui qui le remplace leur adressera quelques paroles affectueuses, un avis, un conseil sur ce que chacun doit faire ou éviter. Des événements de la journée accomplis dans la maison ou au dehors, il aura soin de déduire des enseignements pratiques. Que cette allocution soit courte et ne dépasse jamais deux ou trois minutes. C'est là la clef de la moralité, du progrès, du légitime succès dans l'éducation.

7° Il faut fuir comme la peste l'opinion de ceux qui veulent différer la première communion jusqu'à un âge trop avancé, c'est-à-dire jusqu'au moment où le démon a eu le temps de s'emparer du cœur du jeune enfant au préjudice incalculable de son innocence. Dans la primitive Eglise, on avait coutume de donner aux tout petits enfants les hosties consacrées qui restaient de la communion pascale. Cet usage nous fait comprendre combien l'Eglise est désireuse que les enfants soient admis de bonne heure

à la sainte communion. Quand un enfant sait distinguer entre le pain ordinaire et le pain eucharistique, quand il a une instruction suffisante, il ne faut pas s'occuper de son âge, il faut que le Roi des cieux vienne régner dans cette âme bénie.

8° Les catéchismes recommandent la communion fréquente. Saint Philippe de Néri conseillait de la faire tous les huit jours et même plus souvent. Le concile de Trente dit clairement son ardent désir de voir tous les fidèles communier chaque fois qu'ils assistent à la sainte messe. Que ce ne soit pas seulement la communion spirituelle, mais la communion sacramentelle, afin qu'on puisse retirer plus de fruits de cet auguste et divin sacrement. (Conc. Trid. Sess. XXII, chap. VI) (1).

III. — UTILITÉ DU SYSTÈME PRÉVENTIF

On pourra objecter que ce système est, en pratique, d'une application difficile. En ce qui concerne les élèves, il est, remarquons-le, plus facile, plus agréable, plus avantageux. Pour les maîtres, il renferme quelques difficultés qu'il est cependant aisé d'aplanir,quand on se met à l'œuvre avec zèle. Le maître est, à ce titre, dévoué au bien de ses élèves : il doit donc être prêt à affronter tous les soucis inhérents à ce ministère ; il doit accepter tous les labeurs convergeant à son but, qui est l'éducation morale et l'instruction de ses élèves.

Aux avantages que nous avons exposés plus haut s'ajoutent encore ceux-ci :

1° L'élève sera toujours plein de respect pour son

(1) Le Vénérable Bosco n'a pas eu la consolation de voir la consécration de cette doctrine par le pape Pie X.

maître. Il se souviendra toujours avec plaisir du genre d'éducation qu'il a reçue. Ses maîtres, ses autres supérieurs, seront toujours à ses yeux des pères ou des frères. Partout où ils vont, de tels élèves sont ordinairement la consolation de leur famille. Ils sont de bons citoyens et de fervents chrétiens.

2° Quels que soient le caractère, le naturel, l'état moral d'un enfant, le jour de son admission, les parents peuvent être bien assurés que leur fils ne deviendra pas pire ; on peut même promettre avec certitude que, sous l'influence du système préventif, il se produira quelque amélioration. Certains enfants, qui furent longtemps le fléau de leurs parents à ce point qu'on ne put les garder dans les maisons de correction, ont changé, grâce à ce système, de caractère et d'inclination, se sont soumis à une vie reglée, et occupent actuellement une place honorable dans la société. Ils sont le soutien de leur famille, l'honneur de leur pays.

3° Ce système empêche de malheureux enfants, esclaves de mauvaises habitudes, à leur entrée dans une maison d'éducation, de devenir nuisibles à leurs compagnons. Ceux qui sont bons ne peuvent pas subir leur fâcheuse influence, car il n'est pas un seul moment, pas un seul endroit où cela soit possible. L'assistant, ainsi que nous le supposons, est toujours là pour prévenir le mal ou pour le guérir immédiatement.

IV. — UN MOT SUR LES PUNITIONS

Quelle règle doit-on suivre pour imposer des punitions ? Autant que possible, il faut s'abstenir des

punitions; mais, lorsque les punitions doivent nécessairement être infligées, il faut encore observer les règles suivantes :

1° Le maître s'efforcera de se faire aimer de ses élèves, s'il veut se faire craindre. Il arrive ainsi à punir, en supprimant tout ce qui est affectueux, mais c'est une punition qui excite l'émulation de l'enfant, qui l'encourage et ne le déshonore jamais.

2° Pour les enfants, tout peut servir de punition. On a observé qu'un regard sévère produit plus d'effet qu'un soufflet. Les louanges après une bonne action, le blâme après une négligence, sont déjà une récompense ou une punition.

3° A l'exception de circonstances très rares, les punitions ne doivent jamais être infligées en public, mais en particulier, loin des compagnons. Il faut user encore de beaucoup de prudence et de patience, afin que l'élève comprenne sa faute, et au point de vue de la raison, et au point de vue de la religion.

4° On doit absolument éviter de frapper les élèves de quelque manière que ce soit, de les mettre à genoux dans une attitude douloureuse, de leur tirer les oreilles. Ces corrections et toutes celles qui leur ressemblent sont défendues par la loi civile, elles irritent les jeunes gens et avilissent la dignité du maître.

5° Le directeur doit bien faire connaître les règlements de la maison, les récompenses et punitions qui y sont établies, afin que l'élève ne puisse jamais s'excuser en disant : Je ne savais pas que ceci fût commandé!... J'ignorais que cela fût défendu.

Si, dans nos maisons, on met ce système en pratique, on pourra, ce me semble, obtenir de magnifiques résultats, sans être obligé de recourir à la colère

ou aux châtiments violents. Il y a environ quarante ans que je m'occupe des jeunes gens, je ne me souviens pas d'avoir donné aucune punition ; et, avec l'aide de Dieu, j'ai obtenu non seulement ce qui était d'obligation, mais encore tout ce que je désirais J'ai même atteint ces résultats avec des enfants dont on ne pouvait, au premier abord, rien espérer de bon pour l'avenir. »

Jean Bosco, *prêtre.*

5. De la discipline.

« L'enseignement des préceptes de la morale ou la prédication des vertus est inefficace, dit le pédagogue américain John Dewey, et pourtant cet enseignement s'impose, mais il doit être fait plutôt par l'excitation des moyens et des forces sur lesquels repose l'ordre moral dans la vie (1). ».

La vie à l'école doit, certes, être un apprentissage de la grande vie sociale et, dès lors, une abondance de forces morales est indispensable pour l'accomplissement du devoir. Comment habituer l'enfant à une juste conduite ? Quels sont les moyens de développer dans l'enfant les énergies pour se plier à un règlement et aux principes de la vie morale ? Comment le ramener sur la bonne voie dont il s'écarte si facilement, par légèreté souvent et quelquefois par méchanceté ?

On connaît la théorie de Jean-Jacques Rousseau et de Spencer : les éducateurs doivent se faire les serviteurs et les interprètes de la nature. La puni-

(1) *Educational Review*, mars 1893.

tion doit être telle qu'elle représente, dans la mesure du possible, les conséquences naturelles d'une action mauvaise, au lieu d'épargner à l'enfant ces conséquences ou de les remplacer par des réactions artificielles. Ainsi on punit un enfant qui se fait attendre pour la promenade en partant sans lui et en le laissant à la maison. D'après cette même théorie, l'enfant menteur n'est plus cru et l'enfant désobéissant subira les suites de ses actes.

On sait combien cette doctrine est superficielle et dangereuse, surtout quand on l'applique à l'ordre moral. Elle découle de l'erreur fort répandue que la perception de la nature extérieure doit servir de guide aux actes humains, alors que la nature intime de l'homme trace bien souvent d'autres règles de conduite.

Actuellement il existe, par rapport à la discipline, deux théories opposées : la manière américaine qui permet aux enfants de faire ce qu'ils veulent ; par exemple, aller et venir librement en classe, parce que se tenir tranquille est une chose opposée à la nature ; et l'autre manière : la discipline militaire qui maintient les enfants en bride par la crainte et les punitions.

La manière américaine, qui est aussi un peu celle de Tolstoï et de Mme Montessori, dégénère facilement en une condescendance extrême et qui épargne à l'enfant tout l'exercice de ce que Pestalozzi appelle: l'empire sur soi-même, — exercice infiniment précieux pour tout l'avenir de l'enfant. Une éducation de joie continue laisse d'ailleurs le cœur insensible aux douleurs d'autrui et la volonté mal préparée aux épreuves.

Cette manière, comme l'observe Fœrster, est

toutefois plus près de la véritable éducation que celle qui base la formation sur l'action passagère et superficielle de la crainte et du dressage.

La discipline ne devient réellement éducative que lorsque l'enfant y prend goût par la conscience qu'il y gagne force et fermeté et qu'il s'y soumet délibérément. C'est dans ce sens que John Stuart Mill, à propos de Comte, dit avec raison : « Nous reconnaissons la valeur de la discipline ascétique dans le sens antique du mot. De celui qui ne s'est jamais privé de quelque chose de permis on ne peut pas attendre avec certitude qu'il saura se passer de ce qui est défendu. Nous ne doutons pas qu'un jour on forme de nouveau les enfants et les jeunes gens à la mortification systématique, qu'on leur apprenne, comme dans l'antiquité, à dompter leurs désirs, à braver les dangers et à supporter volontairement les douleurs, ne fût-ce que comme exercice pédagogique. »

Dans ces avis si divergents nous reconnaissons toute l'angoisse et toute l'impuissance de notre époque à la vue d'une jeunesse désemparée, trop orgueilleuse et trop débile pour se plier sous un joug austère et trop molle pour ne pas rechercher dans la manière douce uniquement la justification de toutes ses faiblesses.

Voyons, d'un peu plus près, comment Don Bosco résout le problème.

6. De la surveillance.

Avant toutes choses, par une surveillance de tous les instants, Don Bosco s'ingéniait à empêcher l'en-

fant de faire le mal. Qu'il passe d'un lieu à un autre, qu'il change d'occupation, toujours l'enfant aura près de lui, dans la personne du Salésien, comme un frère aîné dont l'unique souci sera de le protéger, de l'avertir, de l'encourager, de le relever aussi, surtout. Cette méthode *préventive* consiste à tarir le mal dans sa source en supprimant l'occasion ou en la neutralisant, à prévenir la faute plutôt qu'à la châtier après coup.

Don Bosco demande une surveillance assidue, exigée surtout pour la protection des faibles et la préservation des innocents, mais il a soin d'inculquer à ses fils une surveillance exercée de manière à ne pas laisser comprendre aux enfants qu'on se défie d'eux. L'assistant qui a compris et veut appliquer le système salésien ne restera pas habituellement debout devant les élèves, les bras croisés, les yeux braqués sur eux, comme pour épier le moindre acte digne de blâme. Le maître et l'assistant se tiendront au milieu des enfants pour prendre part à leurs jeux, pour s'intéresser à leur travail, les aider dans leurs études, regardant tout, écoutant tout, presque sans que les élèves puissent s'en douter. Souvent, le bon assistant ne laissera même pas apercevoir qu'il a remarqué quelque chose de répréhensible ; il attend le moment favorable pour donner à l'intéressé un avertissement sous forme de conseil amical.

La surveillance telle que l'entendait Don Bosco est, dès lors, un art qu'on n'improvise pas. Aussi, elle fut confiée aux prêtres et aux anciens et non pas aux novices. L'assistant est aidé ou dédoublé d'un catéchiste ou directeur spirituel.

Mettons près de ces conseils de Don Bosco —

sans avoir la cruauté d'appuyer davantage — cet extrait de la *Psychologie de l'Education*, par Le Bon : « Quant aux fonctions de surveillant : conduite des élèves, inspection des dortoirs, etc.; on pourrait les confier, comme l'a proposé M. Léon Bourgeois, à de simples sous-officiers. Leurs habitudes de discipline en feraient des agents excellents, qui exécuteraient avec ponctualité et plaisir une besogne que les répétiteurs actuels exécutent sans ponctualité comme sans plaisir. »

Cette discipline militaire, cet automatisme dans l'exécution du règlement n'a rien à voir avec l'édution, telle que l'entend Don Bosco.

Pour l'obtenir, les supérieurs auraient dû avoir un air bourru, menaçant et se servir parfois de rigoureuses punitions. Don Bosco a voulu une discipline douce et paternelle, afin de laisser aux enfants tout le mérite de la réforme de leurs défauts et afin de favoriser le libre développement de leur énergie personnelle. Ce système, aussi familial que possible, ne comprime pas la volonté des enfants, ne détruit pas leur initiative individuelle ; il apporte un soutien à la faiblesse naturelle de l'enfant, mais ne l'enchaîne pas malgré lui à l'accomplissement du devoir. L'enfant, dès lors, s'élève, devient vertueux, parce qu'il le veut lui-même et, agissant librement, sa volonté acquiert chaque jour de nouvelles énergies ; le système salésien la soutient mais sans la comprimer.

« *Aimez et faites-vous aimer* : telle est la maxime dernière de l'art de l'éducation. L'éducation sera une œuvre d'amour. Si elle est telle, on peut s'attendre à ce qu'elle respecte la liberté de l'enfant et travaille utilement à la développer. Aimer véritablement un enfant, c'est vouloir, non pas l'asservir,

mais le libérer. D'autre part, faire souvent appel à ses sentiments affectueux au lieu d'user envers lui de contrainte, n'est-ce pas l'engager à exercer ses facultés librement, en toute confiance, et l'encourager à l'initiative ? N'est-ce pas l'habituer à agir délibérément dans un but qu'il choisit lui-même ? N'est-ce pas fortifier sa volonté ? N'est-ce pas l'affranchir ? C'est l'affranchir d'autant mieux que le sentiment et la raison sont ici d'accord, puisque ce que désirent les parents et les maîtres, c'est ou ce doit être précisément ce que commande la raison. Enfin ce n'est pas assez pour l'éducateur de respecter dans l'enfant l'homme qu'il sera un jour, et qu'il est déjà dans une certaine mesure ; il est de son devoir de l'aimer. Fonder la discipline en grande partie sur l'amour et traiter l'enfant avec amour, n'est-ce pas, encore, obéir à l'excellent précepte de Kant ? N'est-ce pas considérer l'humanité comme une fin et non comme un moyen ? (1)

« Le premier de tous les mobiles chez l'élève, écrit M. Buisson, c'est l'affection. C'est par là qu'on a prise sur lui : s'il s'attache à son maître, se plaît à l'entendre et a confiance en lui, la cause est déjà plus qu'à moitié gagnée ; ce sentiment sera pendant longtemps plus puissant que les meilleures raisons pour le faire entrer dans la bonne voie et pour l'y maintenir (2). »

Mais combien plus puissant devient ce levier lorsqu'il prend son point d'appui en Dieu même ! Le désir de plaire à une personne humaine, toujours imparfaite, est essentiellement sujet à des fluctuations et cet amour renferme donc en lui-même sa

(1) PARISOT, *Les postulats de l'éducation*, p. 179. Paris, Alcan.
(2) *Dictionn. de Pédag. Educ.*

faiblesse. Combien solide, dès lors, l'éducation qui prend comme assises l'amour d'un Dieu parfait et infiniment bon !

La plus excellente de toutes les passions, le principe générateur de toutes les vertus, le remède souverainement efficace contre toutes les maladies morales de l'homme est incontestablement cet amour de Dieu.

Il semble qu'en général on s'applique beaucoup plus à inspirer aux enfants la crainte que l'amour. C'est, croyons-nous, une erreur de croire que la crainte les maintiendra plus sûrement dans la vertu. Quand une mauvaise passion se déchaîne, la crainte s'évanouit sous l'effet magique de l'impunité, assurée par la facilité du pardon. Bien autrement solide est la résistance qu'oppose l'amour à l'entraînement des mauvais penchants. Que les enfants craignent les rigueurs de la justice divine, ce sera le commencement de la sagesse chrétienne, mais que surtout ils sentent en eux-mêmes cet état d'âme qui les dispose à tout souffrir, plutôt que de déplaire à la majesté d'un Dieu infiniment bon. Comme le dit l'auteur de l'*Imitation* : « Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort. »

C'est de cette force que Don Bosco était armé et l'on comprend dès lors qu'il ait pu passer près de quarante ans parmi la jeunesse sans avoir recours aux punitions.

« Ma méthode, disait-il, c'est celle de Jésus-Christ, le maître des maîtres ; méthode consignée dans l'Evangile, toute de charité et de dévouement. »

Et cependant, objectera-t-on, il peut arriver qu'une répression s'impose, et même une expulsion.

« Assurément, répond Don Bosco, mais dans ce

cas-là, voici comment je procéderais . Dieu m'a donné mes mains avec leurs dix doigts pour dire la messe. Si l'on me disait : Quel est le doigt que vous voulez qu'on vous coupe ? Je répondrais : Aucun, car tous me sont également chers. Mais cependant si cela devenait nécessaire pour sauver la main, je dirais : Coupez d'abord ceux qui me sont moins utiles : le petit doigt, puis l'annulaire, puis le moyen, et je ne sacrifierais qu'à la dernière extrémité l'index et le pouce, qui me servent pour tenir l'hostie et pour écrire. C'est ainsi que j'aime d'un égal amour tous mes fils, et je désire que tous restent avec moi... C'est seulement quand tous les autres moyens sont épuisés, quand une plus grande indulgence deviendrait dangereuse, que je me résigne à renvoyer quelqu'un. Et encore, je souffre comme si l'on me coupait un membre, et je songe à l'expulsé comme on pense au membre amputé, sans l'oublier jamais. Son salut éternel occupe constamment ma pensée. »

7. L'esprit du « système préventif ».

Nous avons tenu à citer en entier les pages de Don Bosco sur le « système préventif », parce qu'elles renferment tout son système d'éducation. Car on aurait tort de ne voir dans ce « système préventif » qu'un ensemble de moyens pour établir la discipline ou l'ordre extérieur dans une école. Non, il renferme plus que ce côté négatif de l'œuvre éducative : il contient la clef de toute une œuvre positive ; c'est une formule de l'art d'élever les enfants.

Contrairement à Voltaire, qui était sceptique sur l'efficacité de l'éducation et prétendait qu' « un blond restera toujours un blond », Don Bosco pensait avec Mme Pape-Carpentier : « qu'il n'est pas un être aimé qui ne puisse transformer celui qui l'aime ».

L'éducation par la bonté, par l'amour, voilà le système pédagogique de Don Bosco.

On peut le critiquer, on peut le rejeter, on peut, au nom de plusieurs siècles de pratique routinière, se tenir fortement attaché à une méthode différente. Mais cette autre méthode, qui demande si peu d'apprentissage, a-t-elle donc la valeur incontestée qu'on lui prête ? Il est cruel, peut-être exagéré, mais assez juste dans son fond le mot de Cavour : « Avec l'état de siège tout âne est capable de gouverner. »

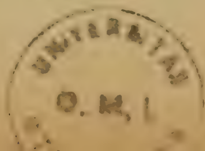
Tandis que les procédés d'éducation que Don Bosco voulait voir adopter réclament un long exercice, une application affectueuse, toute l'inquiétude paternelle et vigilante d'un cœur d'homme. Et c'est précisément en cela que consiste la grandeur originale de cette méthode, qui fait coup double, car elle forme à la fois le maître et le disciple. L'un ne progresse en docilité que parce que l'autre progresse en dévouement. C'est dans un travail constant sur lui-même, c'est dans les efforts quotidiens qu'il fait pour se rendre plus zélé, plus patient, plus maître de soi que l'éducateur achète le bonheur de se passer de châtiments odieux, et de se voir obéi par un amour reconnaissant. « Cette affection, en vertu de la loi psychologique du déplacement de sentiments, ne s'appliquera pas seulement aux personnes : elle s'appliquera encore aux objets d'étude. Ce sera, par suite, un des mobiles les plus puissants

de l'attention involontaire, et même de l'attention volontaire et par conséquent de l'activité réfléchie. « Nous n'avons prise sur la volonté de l'enfant, écrit M. Compayré, que par les sentiments que nous développons en lui. Pour qu'il dise « je veux être attentif », ce qui revient presque à dire « je veux vouloir », il faut qu'il y soit engagé par une « émotion quelconque »: cette émotion viendra en particulier de l'amour. L'amour sera la principale cause de sa docilité.

L'on peut même ajouter que l'amour sera pour lui un auxiliaire de la moralité. Chez l'adulte lui-même, la moralité n'est pas uniquement affaire de raison, elle est aussi affaire de cœur, et c'est pourquoi Mme Necker de Laussure estime que « le véritable esprit social, c'est la bienveillance » et Mme Pape-Carpentier que « nous ne valons qu'autant que nous aimons ». A plus forte raison en est-il ainsi de l'enfant, dans la conscience duquel brillent si faiblement encore les premières lueurs de la moralité !

Mais il ne faut guère songer à s'attacher les enfants si l'on ne s'y attache pas soi-même, et, dans ce cas, il vaut mieux ne pas se mêler d'éducation. C'est là, il est vrai, une condition bien facilement réalisable pour les parents et même pour les maîtres. « Je voulais, raconte Pestalozzi, que mes enfants pussent à chaque instant, du matin au soir, lire sur mon front et deviner sur mes lèvres que mon cœur leur était dévoué, que leur bonheur et leurs joies étaient aussi mes joies et mon bonheur (1). »

(1) *Les Postulats de l'Education.*



8. La Bonté.

Tous les biographes de Don Bosco témoignent du grand ascendant de ce prêtre sur les enfants. Partout où il se montrait, les enfants affluaient ; grands et petits l'entouraient obstinément, comme un père.

La qualité dominante, le trait caractéristique de son puissant ascendant sur les jeunes cœurs c'était la bonté. Cette bonté était tout évangélique, consistant en un mélange heureux de douceur et de force, d'indulgence et de fermeté, bonté toute surnaturelle dans sa source et toujours digne dans ses manifestations.

Don Bosco était bon, doux, paternel ; mais il n'avait rien de cette regrettable contrefaçon de la bonté, faite de mollesse et de lâche condescendance. Il ne s'aveuglait pas sur les défauts de l'enfant, il ne reculait pas devant les impérieuses exigences du devoir.

De cette bonté il a voulu imprégner la congrégation qu'il fonda. Il appela ses disciples des Salésiens, du nom de Saint-François de Sales, le type de la bonté et de la douceur. Toute sa vie il mit en œuvre les ressources de son génie pour fonder, dans chacune de ses maisons, le règne de la charité et y établir le véritable esprit de famille. Pour en arriver là, il eut recours à la bonté persuasive, moyen tout puissant qui lui réussit à merveille pour obtenir de ses enfants tout ce qu'il voulait d'eux et au delà ! piété,

bon ordre, application au travail,correction des défauts.

Personne, plus que Don Bosco, n'a eu en horreur les grands coups d'autorité. Gagner le cœur de ses enfants par la persuasion, voilà à quoi visait toujours le saint prêtre. Mais une fois en possession de cette forteresse, il en faisait le point d'appui de sa mission d'éducateur.

Aimez, soyez pères, disait-il à ses disciples. Toutefois, si vous devez éviter d'irriter les enfants, gardez-vous bien de les laisser libres de faire tout ce qu'ils veulent, de fermer les yeux sur quelque prescription du règlement. Ceux qui agiraient de la sorte par timidité ou par faiblesse trahiraient, avec la confiance que les supérieurs ont mise en eux, les véritables intérêts de leurs élèves. A Dieu ne plaise que, cédant à un vain désir de se créer une popularité éphémère, quelques-uns se permettent d'ériger en système le principe de la tolérance : ils baisseraient bien vite dans l'estime des enfants et leur autorité ne tarderait pas à disparaître.

Le Père Bresciani demanda un jour à Don Bosco :
— Comment faites-vous pour gagner si facilement le cœur des enfants ?

— Vous allez le voir, répondit Don Bosco, regardez-moi bien.

Il avait remarqué un groupe d'enfants qui jouaient à quelque distance. Il se dirigea de ce côté et se mêla à eux.

— Que venez-vous faire ici ? lui dit l'un d'eux.

— Ce que je viens faire ? Je viens jouer avec vous. N'êtes-vous pas mes amis ?

— Qu'est-ce que vous dites là ? Passez votre chemin ; vous nous dérangez.

— Cependant, je suis votre ami ! La preuve c'est que je veux vous donner une belle médaille que vous garderez en souvenir de moi. Je désire que vous la conserviez comme le cadeau de quelqu'un qui vous aime beaucoup.

Alors les petits joueurs portèrent la main à leur béret, tendirent la main et remercièrent.

Don Bosco ajouta : « Je veux encore vous en donner une pour papa et maman. »

Alors la joie fut plus grande encore et ils remerciaient Don Bosco sur tous les tons.

Ainsi le saint prêtre savait se faire tout à tous. Il n'y a pas d'industrie qu'il n'inventât pour distraire les enfants et les attirer à lui pour ensuite élever leurs regards vers Dieu.

Promenades, systèmes nouveaux de récréations, excursions, cours de vacances : il ne calculait pas la fatigue, pourvu qu'il pût faire du bien. Les élèves regardaient l'oratoire comme leur foyer, s'y attachaient et finissaient par ne plus vouloir le quitter. On restait avec Don Bosco parce qu'on l'aimait, et l'on préludait ainsi à la vie chrétienne sans le savoir

9. De la joie ! — De l'abandon !

Pour Don Bosco la joie est en éducation un facteur indispensable de succès. Il l'a poursuivie tout le long de son existence, depuis le jour où, jeune séminariste, il fondait avec quelques amis la *Confrérie de la joie*, jusqu'à l'heure où, livrant au public les leçons de sa longue expérience, il écrivait cette ligne,

qu'eût signée saint Philippe de Néri, cet autre grand ami de la jeunesse : « Laissez donc aux enfants pleine liberté de sauter, courir, faire du tapage à leur gré. »

Une des paroles qui lui revenaient le plus souvent aux lèvres était celle-ci : « Allons, sois joyeux ! » C'est pour entretenir la joie, que Don Bosco a dressé dans ses maisons les tréteaux du petit théâtre, qu'il a fait si large place à la musique dans son règlement, qu'il était à l'affût de tous les moyens honnêtes capables d'alléger le poids de la discipline, qu'il s'est toujours efforcé de rendre la prière et la piété attrayantes, qu'il a toujours recommandé d'inspirer aux écoliers le goût, l'amour et le plaisir de l'étude. De la joie, de la joie, et à haute dose. Don Bosco en voulait, parce qu'il voulait ses fils confiants et épanouis.

Comme Mgr Dupanloup, Don Bosco était de ces éducateurs qui soutiennent et prouvent aisément que le bon esprit d'un collège s'observe surtout aux heures de récréation. Voici, sous la plume du Vénérable, ramassé en diptyque vivant, le tableau d'une cour de collège où les âmes sont bien portantes, et la silhouette d'une cour de collège où les cœurs sont malades.

Ici, dit-il, tout est vie, joie, mouvement. Les élèves courent, sautent, bondissent. Dans un coin l'on joue à chat, là-bas aux barres, un peu plus loin à la balle. Dans cet angle de la cour un groupe de jeunes gens entourent un prêtre qui leur raconte une anecdote piquante ; à deux pas de là un jeune abbé joue à « pigeon vole » ou aux métiers avec ses élèves. A tous les points de la cour éclatent des cris, des chants, des rires : on en a les oreilles cassées. Et partout et

toujours, professeurs, prêtres ou abbés sont mêlés aux jeux de ces enfants. Entre ces jeunes gens et leurs supérieurs c'est la cordialité même qui règne, la confiance absolue. Spectacle ravissant, dont les fruits ne se font pas attendre, car de cette bonne familiarité naît l'amour, et l'amour engendre l'abandon.

Ainsi, quand on a gagné le cœur de l'enfant, toutes les avenues de l'âme sont ouvertes. Cette jeunesse s'épanouit, se raconte, confie ses plus intimes pensées, décharge son cœur quand il est lourd, en un mot se confie. Au tribunal de la pénitence ces jeunes gens sont la sincérité même, et, dans le détail de la vie, leur docilité se plie avec bonheur aux désirs des maîtres dont ils se sentent aimés.

Quel contraste fait ce spectacle avec celui d'un collège où « ça ne va pas ». Ici, à l'heure de la récréation, plus de cris, de chants, d'éclats de voix : le mouvement et la vie ont disparu. L'attitude de tous ces jeunes gens reflète un morne ennui, une espèce de lassitude. On dirait qu'ils boudent tous. Leurs traits expriment une sorte de défiance qui vous fait mal au cœur. Quelques-uns, il est vrai, courent et sautent encore avec la charmante étourderie de leur âge, mais la plupart se tiennent solitaires dans les coins, appuyés aux murs, perdus dans leurs pensées. On en voit d'autres assis sur les marches des escaliers, répandus dans les corridors, dans les lieux écartés : tout cela pour échapper à la récréation. Plusieurs se promènent lentement, gravement, en groupes : leur conversation est étouffée, et de temps à autre ils jettent à la dérobée un regard inquiet et scrutateur. Par moments un sourire vient pincer leurs lèvres, mais tel que l'on se demande si le mot

ou l'anecdote qui l'ont provoqué n'auraient pas fait rougir une âme innocente fourvoyée en leur compagnie.

Quel contraste cette cour offre avec la précédente ! Aussi les effets de ces mornes récréations sont incalculables.

Le remède à cet état de choses ? Comment changer le cœur de cette jeunesse, l'amener ou le ramener à la joie, à l'expansion, à la confiance.

Il n'y a qu'un moyen : les aimer. Il faut même quelque chose de plus : il faut que ces jeunes gens se sentent aimés. Etre aimé c'est bien, mais se sentir aimé c'est tout. Il faut que ces jeunes gens se sentent aimés dans leurs plaisirs honnêtes, qu'ils voient leurs maîtres prendre part à leurs naïfs divertissements ; alors, par répercussion, on les verra à leur tour aimer ce qui leur sourit un peu moins, comme la discipline, l'étude, la mortification des sens. Si les supérieurs sont considérés comme des supérieurs, et non plus comme des pères, des frères ou des amis, c'est la crainte que l'on récoltera et non l'amour. A tout prix il faut briser cette barrière fatale dont la présence engendre la défiance et éloigne l'abandon.

Mais comment s'y prendre pour faire éclater en morceaux cette terrible barrière ? Pour supprimer cette loi des distances, et ces lignes parallèles sur lesquelles cheminent sans risque de se rencontrer maîtres et élèves ?

Par la familiarité, une familiarité de bon aloi, manifestée en tous temps et en tous lieux, mais surtout en récréation.

Aux dires d'un témoin, Don Bosco était le premier à jouer et l'âme de la récréation. Par la per-

sonne et par les yeux il se trouvait à tous les coins de la cour, au milieu de chaque groupe d'enfants, prenant part à tous les divertissements. Il jouait aux canettes, aux boules, au volant, aux applaudissements de ceux qui avaient le bonheur de posséder D. Bosco comme partenaire.

J'aimais éperdûment à le voir au milieu de nous — dit un autre de ses élèves. Quelques-uns de nous étaient sans veste ; d'autres en avaient une mais toute en guenilles ; celui-ci retenait avec grand peine ses culottes ; celui-là n'avait pas de chapeau, ou ses doigts de pieds passaient librement à travers des souliers éculés. On était ébouriffés, malpropres, grossiers, importuns, capricieux, et lui trouvait toujours ses délices à rester avec les plus malheureux. Ce n'était pas rare de le voir défier tous ces jeunes gens à la course dont il fixait le but et la récompense. La dernière de ces courses eut lieu en 1868, et D. Bosco, malgré ses jambes déjà enflées, courait encore avec une telle rapidité qu'il laissait bien loin derrière lui les huit cents enfants parmi lesquels un grand nombre étaient cependant d'une agilité étonnante (1).

Sans familiarité l'amour apparaît menteur, et sans amour pas de confiance, et sans confiance pas d'éducation. Voulez-vous être aimé ? Montrez que vous aimez. Jésus-Christ s'est fait petit avec les petits, et a pris nos infirmités sur lui. Le voilà bien le maître par excellence de la familiarité.

Le professeur que l'on ne voit qu'à son pupitre est un professeur, et c'est tout. Mais si, en récréation, il se mêle à ses petits élèves, il leur apparaît

(1) *Bulletin Salésien*, nov. 1909.

comme un grand frère, et on l'écoute. Qu'il distribue la morale du haut de sa chaire, le bon sens des enfants dira qu'il remplit sa tâche et fait son métier. Mais qu'il dise un mot de correction amicale en récréation, l'enfant saisit vite que cet avertissement vient d'un cœur qui l'aime. Que de changements de conduite furent le simple effet d'un mot jeté en passant au creux de l'oreille d'un jeune homme, pendant une récréation tapageuse !

Voulez-vous être aimé, aimez. Dès qu'on se sent aimé, surtout entre douze et vingt ans, on se livre, on s'abandonne, on fait tout ce que l'ami suggère. D'une part, du côté des élèves, les cœurs s'ouvrent, s'épanouissent, manifestent leurs besoins, dévoilent leurs penchants ; d'autre part, du côté des maîtres, rien ne pèse plus : ni fatigues, ni ennuis, ni ingratitude, ni tracas, ni négligences. On supporte tout patiemment.

Alors on ne voit plus des éducateurs travailler par amour de la gloire, — punir par esprit de rancune, critiquer des confrères qui semblent monopoliser la popularité, — cultiver de préférence certaines plantes plus sympathiques au risque d'en négliger d'autres non moins intéressantes. Là où règne ce véritable amour on ne pense qu'à deux choses, la gloire de Dieu et le salut des âmes.

L'esprit de ce système atteignait tous ceux qui étaient l'objet de la sollicitude apostolique de Don Bosco. Les âmes déjà perverties n'y échappaient pas. On en voit un exemple frappant dans la fameuse promenade des trois cents prisonniers.

En l'année 1847, Don Bosco prêcha une retraite aux jeunes détenus de la prison de Turin. Cette retraite fit le plus grand bien et fut couronnée par une

communion presque générale. Aussi le prédicateur, touché des bonnes dispositions de ses prisonniers, résolut-il de les récompenser, et il songea à leur procurer une promenade.

Une promenade ! quelle surprise pour ces pauvres petits,privés depuis si longtemps de liberté et d'exercice, à l'âge où on a si grand besoin de mouvements et où l'on est si avide du grand air ! Quelle bonne surprise quand il leur annoncerait une longue course à travers champs !

Que l'on juge de l'ébahissement du directeur de la prison lorsque Don Bosco, avec sa simplicité et son assurance accoutumées, vint lui faire part de son projet et lui demander le plus sérieusement du monde la permission. Mais cet étonnement n'eut plus de bornes lorsque la demande transmise au ministère en revint avec l'autorisation de Ratazzi lui-même !

Donc, par une belle matinée de mai, Don Bosco emmena avec lui la bande des détenus. « Il n'y aura aucune évasion, avait dit Don Bosco, et je m'engage à vous ramener, sans qu'il en manque un seul, tous les enfants que vous m'aurez confiés. »

Le départ eut lieu après la sainte messe. On vit 350 prisonniers traverser la ville sous la garde du prêtre. Le château royal de Stupigini avait été choisi comme le but de l'excursion. Dix kilomètres à parcourir.

Quelle joie pour ces enfants !

Dans le parc où ils prirent leurs ébats on ne put constater l'ombre d'un désordre ; pas un dégât ne fut commis, pas un fruit ne fut dérobé.

Leur grande préoccupation, à tous, c'était de regarder avec attendrissement leur bienfaiteur, et

comme ils le virent un peu fatigué de la marche, en un clin d'œil ils eurent chargé sur leurs épaules les provisions que portait un âne, attaché à la caravane par les soins de Don Bosco ; celui-ci dut monter sur l'animal que deux enfants tenaient par la bride.

Le soir, le directeur constata, en faisant l'appel, que tous les enfants étaient de retour et qu'il n'en manquait pas un seul.

— Vous avez, vous autres, lui dit Ratazzi, une force que nous n'avons pas : Vous pouvez dompter les cœurs !

10. Don Bosco et les enfants.

C'est pendant la retraite prêchée en 1850 que Don Bosco, comme il le dit lui-même, apprit à parler aux enfants. Ecoutons-le. « J'avais prêché sur le scandale. J'interroge un des auditeurs, puis un second, un troisième, un quatrième : personne qui puisse me dire un mot de la prédication. Enfin un enfant se lève et dit : « Monsieur, je me souviens. Vous avez raconté l'histoire des singes qui avaient mis un bonnet de coton pour faire comme le marchand et qui les jetèrent en bas, quand il jeta le sien. Et Don Bosco disait : On perd son temps à prêcher aux enfants,à moins qu'on se serve avec eux d'exemples, de comparaisons, d'apologues. »

Avec les grandes personnes Don Bosco se servit des mêmes moyens sensibles pour aller jusqu'au fond des cœurs. Il était devenu de la sorte un orateur vraiment populaire. Les foules qui accouraient

partout où il se présenta ne se lassèrent pas de l'entendre et le supplièrent plus d'une fois, après un sermon de deux, trois heures, de continuer encore à leur parler. Il excellait dans les comparaisons, les similitudes, les paraboles, les anecdotes bien amenées ; il multipliait les tableaux qui rendaient la vérité sensible aux esprits les plus vulgaires.

Ainsi Don Bosco s'avéra fin psychologue ; sa parole fut toujours si efficace, parce qu'elle pénétrait dans l'âme après avoir saisi et gagné l'imagination par sa simplicité émouvante et descriptive, la richesse des comparaisons et des apologues, la clarté de ses conclusions éminemment pratiques.

« Je me fais tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ, disait saint Paul. » Tel était l'esprit qui inspirait Don Bosco.

La guerre de l'indépendance italienne se préparait contre l'Autriche. Les têtes fermentaient. Le vent était aux exercices et aux parades militaires, aux démonstrations publiques de toutes sortes. L'affluence diminuait aux oratoires, la piété se refroidissait, les sacrements étaient moins fréquentés. Que fait Don Bosco ? Il feint d'entrer dans le mouvement, achète des fusils de bois, constitue des sergents, des caporaux instructeurs. On s'exerce au maniement des armes à l'oratoire. On fait la petite guerre. Aussi, après les offices, c'était une véritable furie. Tout le monde voulait être apprenti soldat.

Un dimanche, après les vêpres, eut lieu une bataille où les deux armées luttèrent longtemps à armes égales. Enfin l'ennemi fut repoussé, et on le repoussa si bien qu'on passa de la cour au jardin. Les plantations de Maman Marguerite furent foulées aux pieds, ravagées, dévastées, entièrement

détruites au grand déplaisir de la ménagère. Don Bosco la consola : « Maman, patience, ce sont des jeunes gens, il faut savoir souffrir pour le salut de leurs âmes. »

A cette même époque,Don Bosco donna une plus grande extension aux classes de musique vocale et instrumentale. Evidemment il ne pouvait faire tout par lui-même. Il se fit aider, ayant, comme tous les grands organisateurs, l'art de faire agir les autres. Il organisa de même dans ses écoles un petit théâtre. Il voulait à l'oratoire des fêtes grandes et splendides et conseillait de ne pas s'inquiéter des invités. On joue pour les enfants, disait-il.

La séduction du roman et la fascination des spectacles achèvent en peu de temps la ruine religieuse et morale des plus belles espérances de l'Eglise et de la société. Don Bosco,dans sa perspicacité,avait vu le danger. Il savait que le petit théâtre pouvait contribuer à entretenir la joie dans ses écoles, à en bannir l'ennui, conseiller du vice. Il n'ignorait pas non plus que dans trop de maisons d'éducation, par manque de mesure, par la multiplicité et le caractère fastueux des séances, on développe malheureusement, dans les âmes impressionnables de la jeunesse, le goût des spectacles mondains. Aussi bien Don Bosco voulut que, dans ses maisons, les représentations fussent toujours intéressantes, instructives et moralisatrices, mais simples, de nature à ne pas exciter le désir d'aller plus tard dans les théâtres publics pour y chercher des sensations nuisibles.

Il faut, sans nul doute, de la largeur de vues dans la formation de la jeunesse, dans l'éducation des passions et même dans le soin de familiariser

les jeunes gens avec les dangers inévitables de la vie. Ce serait un mal de les laisser entrer dans le monde sans une préparation suffisante. Cette préparation, toutefois, doit être progressive et proportionnée à leur âge, à leur caractère. Or, les séances ne permettent pas — comme les lectures — de tenir compte de ces nuances ; elles s'adressent à tous indistinctement, aux grands et aux petits, aux forts et aux faibles. La remarque, du reste, porte moins sur la trop grande licence des sujets représentés que sur la manie de n'exhiber que des pièces à grand effet, qui nécessairement développent dans la jeunesse le goût des spectacles passionnants et déposent, jusque dans la subconscience des petits, les germes de mal qui lèveront plus tard. C'est à quoi Don Bosco conseillait d'apporter tous ses soins.

Son amour le rendait ingénieux à gagner le cœur des enfants. Il s'intéressait vraiment à ses élèves ; les suivait tous de très près et, de plus, se faisait remettre régulièrement par les professeurs des notes sur chacun des enfants de la maison. Ces notes, il les comparait, les complétait, il y ajoutait ses appréciations et les classait.

Il connaissait de la sorte chacun de ses enfants et s'en servait pour leur bien. Il appelait près de lui ceux qui avaient besoin d'un avis spécial. Les élèves qui venaient le voir étaient traités avec des égards, comme des visiteurs de marque. Il les installait dans un bon fauteuil, leur parlait paternellement, donnait au départ un petit cadeau et les reconduisait jusqu'à la porte avec beaucoup d'aménité. « Une conversation avec Don Bosco valait toute une retraite », disait Don Rua, un de ses disciples, plus tard son successeur.

Don Bosco épiait l'occasion de prouver aux enfants combien tous étaient présents à son cœur. A l'occasion de leur fête patronale, il leur glissait un billet renfermant des souhaits, quelquefois des conseils, aussi des avertissements. Le dernier jour de l'an, il distribuait, comme étrennes, des billets personnels pour chacun de ses enfants. Il en écrivit jusque 575 en 1862.

Les enfants faibles étaient, comme les malades, l'objet d'une attention spéciale. Il examina personnellement les sujets renseignés comme incapables ; il leur faisait apprendre près de lui une leçon et les interrogeait ou leur donnait un devoir à faire, sous ses yeux. Il se rendait compte ainsi de leur capacité intellectuelle et donnait aux professeurs et aux surveillants des conseils en conséquence. De cette manière, plus d'un élève réputé incapable d'étudier devint un excellent sujet.

Don Bosco s'abaissait à d'autres occupations moins nobles que celles de professeur ou de directeur. Dans le début surtout, alors qu'il n'y avait dans la maison aucune personne de service, il vaquait avec sa mère à toute espèce de travaux domestiques. Pour épargner à ses orphelins des frais de couture, il taillait et confectionnait les pantalons, les caleçons, les gilets, ou bien les réparait. D'autre fois, pour soulager sa mère, il fendait le bois, allumait le feu, balayait les chambres, écossait les haricots et pelait les pommes de terre.

Mais ce qui faisait l'admiration de tous, c'était de le voir ceindre un tablier et faire la cuisine. Alors les enfants, raconte Don Bonetti dans les *Cinq Lustres*, mangeaient de meilleur appétit. Il leur semblait que la soupe, la polenta avaient un goût

exquis quand c'était Don Bosco qui les préparait. D'ailleurs, c'était Don Bosco qui servait à table et il assaisonnait le service d'agréables facéties. « Tiens, disait-il à l'un, mange cette soupe, c'est moi qui l'ai faite. » A un autre : « Allons, mange bien, fais honneur au cuisinier. » Il ajoutait en servant un troisième : « Vois-tu, mon enfant, je voudrais encore te donner un morceau de viande, mais patience ! Dès que je trouverai un bœuf qui n'aura pas de maître, nous ferons un grand régal. » Ces plaisanteries et d'autres semblables amusaient les enfants et leur faisaient oublier toute espèce de superflu. Ils mangeaient joyeux et de bon appétit ; que leur manquait-il ? »

Cette ingéniosité, qui lui suggéra mille moyens pour gagner les cœurs, se manifesta aussi dans l'art de frapper les esprits par ses façons originales de présenter les idées.

Les premiers élèves des écoles du soir furent des ouvriers dont bon nombre ne savaient même pas lire. Ils y venaient, en habits de travail tout maculés et couverts de poussière, mais joyeux et remplis d'entrain, chercher l'instruction qui leur manquait. Ce fut pour eux que Don Bosco composa son petit traité du *Système métrique* qui a été un des premiers ouvrages élémentaires écrits en italien sur ce sujet et qui initia le peuple à la connaissance des nouvelles mesures légales. Pour faire entrer ces notions dans la tête de ces apprentis-maçons et autres, il composa sur la matière un dialogue humoristique qui eut l'honneur de la scène et fit beaucoup rire.

Le grand souci de la préservation des âmes et de leur élévation ne lui fait donc jamais perdre de

vue les droits des corps ni les intérêts temporels.

La joie la plus entière épanouira ces yeux d'enfants et sur les fronts des adolescents brillera la lumière de la pureté intérieure. Les jeux, les promenades, les distractions de toute nature viendront alterner avec les exercices de la journée. Aux heures des repas, une nourriture substantielle et variée sera donnée, comme de droit, à ces corps en voie de formation et qui pour la plupart des élèves seront l'outil premier dans le travail de la vie.

Mais cette nourriture, le fruit du travail des aînés ou le don de la charité, Don Bosco voulut qu'on la respectât. Aucun gaspillage ne trouva grâce aux yeux du saint prêtre ; les élèves qui, en ce point, ne tenaient pas compte des avertissements, étaient renvoyés sans pitié.

Le succès des élèves le préoccupait beaucoup et aussi, plus tard, leur réussite dans le monde. Les anciens élèves qui revenaient voir leur grand ami, Don Bosco, trouvaient près de lui conseil et aide. Plus d'un, éprouvé par l'infortune, reçut à l'oratoire, en attendant un emploi, le secours nécessaire et Don Bosco eut toujours la prévenante délicatesse de ne pas le faire demander.

Pour former ses élèves à la prévoyance autant que pour s'opposer aux sectes qui cherchaient à les attirer par l'appât d'avantages matériels, Don Bosco fonda entre eux une société de secours mutuels. *Ce fut la première société de ce genre fondée par les catholiques.* Elle servit de modèle à beaucoup d'autres. Son but était l'assistance des sociétaires en cas de maladie ou de chômage. On donnait un sou par semaine. Cette société rendit de grands services. Tout membre qui tombait malade ou qui était ré-

duit au chômage recevait chaque jour l'équivalent de son travail. Beaucoup de jeunes gens ont gardé bon souvenir des subsides qui leur furent alloués et qui dépassaient souvent les sommes versées. Ils attribuèrent ce surcroît à la libéralité de Don Bosco. En faisant ainsi œuvre de véritable philanthrope le pédagogue ne perdait pas de vue le grand but de sa vie : atteindre les âmes par le corps. Aussi engageait-il les membres de la société Saint-Louis à fréquenter les sacrements et à communier au moins tous les quinze jours. « On ramène plus facilement les âmes par un peu de charité que par beaucoup de science. » C'était un de ses dictons préférés.

11. Les leviers de l'œuvre éducative.

Don Bosco répétait souvent : « La parole du prêtre, quelle qu'elle soit, doit partout et toujours avoir une saveur de vie éternelle. » Cette maxime, il la mettait en pratique avec les étrangers, mais surtout avec ses élèves, qu'il regardait comme un dépôt sacré que Dieu lui confiait. Parlant d'eux, il disait : Dieu nous a envoyé, Dieu nous envoie, Dieu nous enverra des enfants. Oh ! combien d'enfants Dieu nous enverra, si nous correspondons à sa grâce ! Mettons-nous donc à l'œuvre, et ne reculons devant aucun sacrifice pour les sanctifier et les sauver. »

Aussi, dès qu'on lui amenait un nouvel élève, la première parole qu'il lui adressait regardait le salut. Son affabilité, ses manières affectueuses, son visage serein lui ouvraient les cœurs et les disposaient à la

confiance. Pour encourager l'enfant et dilater son âme, il lui disait : « Mon enfant, je suis vraiment heureux de te voir. Et toi, es-tu content aussi d'être venu ? Comment t'appelles-tu ? De quel pays es-tu ? Et l'enfant répondait à ces demandes. Alors Don Bosco continuait : « Te portes-tu bien ? — As-tu encore tes parents ? — Trouves-tu le pain bon ? — As-tu bon appétit ? »

Après s'être ouvert le cœur de l'enfant par ces interrogations aimables, Don Bosco changeait de sujet et d'un air un peu plus sérieux, il disait : « Eh bien ! mon enfant, je veux être ton ami. Et toi, seras-tu aussi l'ami de Don Bosco ? Je veux t'aider à sauver ton âme ; toi aussi tu m'aideras. Dis-moi un peu : Ton âme est-elle en bonne santé ? Tu étais bon et pieux dans ton village, tu le deviendras plus encore ici, n'est-ce pas ? T'es-tu déjà confessé ? Te confessais-tu bien au pays ? Tu me donneras la clé de ton cœur, car je voudrais que nous allions ensemble au Paradis. As-tu compris ce que je demande de toi ? Tu viendras me trouver, nous causerons ensemble. Je te dirai des choses qui te feront plaisir.

Et l'enfant souriait, faisait des signes d'assentiment ou répondait par monosyllabes, baissait les yeux et rougissait, selon la nature des interrogations. Don Bosco le regardait d'un œil scrutateur et devinait approximativement son caractère et l'état de son âme.

Quand Don Bosco se trouvait en présence d'un enfant vif, éveillé et qui paraissait intelligent, il lui disait sans détour : « Me donneras-tu la clé ? — Quelle clé, celle de ma malle ? » Et Don Bosco, souriant aimablement, répliquait : « Celle de ton âme. »

C'est ainsi que Don Bosco, avec son zèle d'apôtre,

attirait à lui l'âme des enfants et y jetait la semence des bonnes résolutions.

D'autres fois, Don Bosco descendait dans la cour et était aussitôt entouré d'une foule d'enfants. Les nouveaux venus se tenaient un peu à l'écart. Au bout de quelque temps, il les appelait à lui et leur glissait à l'oreille un petit mot confidentiel. A l'un, il disait : « Tu seras sage, n'est-ce pas, et nous serons amis ? » A un autre : « Don Bosco t'aime bien et t'aidera à sauver ton âme. » — A un troisième : « Le bon Dieu t'a envoyé ici, sais-tu pourquoi ? Pour que tu deviennes chaque jour plus sage et plus vertueux». A un quatrième : « La Madone veut que tu lui donnes ton cœur ». A un cinquième : « Le bon Dieu veut faire de toi un saint Louis de Gonzague ».

Don Bosco assurait que les enfants à qui on parle ainsi sont contents, ouvrent leur cœur et entrent dans la voie de la piété ; ils deviennent les amis de leurs supérieurs et leur donnent toute confiance. Leur dire tout de suite clairement et sans ambages ce qu'on demande d'eux pour le bien de leur âme, gagne leur cœur.

« Qu'on tienne compte de cet avis, disait Don Bosco, il est le fruit d'une longue expérience. Le jeune homme, ajoutait-il, aime, plus qu'on ne pense, à entendre parler de ses intérêts spirituels, et il comprend par là qu'on l'aime chrétiennement et qu'on lui veut du bien. »

La première chose que Don Bosco demandait d'un élève à son entrée à l'oratoire, c'était une bonne confession. Il la sollicitait par toutes les industries que lui suggérait son zèle et manquait rarement de l'obtenir. D'ailleurs, sa charité douce et paternelle suffisait à cela : il était tellement bon et affable !

Nous avons vu comment la Providence envoya à Don Bosco un premier pensionnaire, en 1847. Lorsque ce pauvre enfant se fut réchauffé et séché, Maman Marguerite lui servit une soupe bien chaude avec du pain. Puis, pendant que Don Bosco transportait pour l'hôte son propre matelas à la cuisine, Marguerite fit au jeune homme un petit discours sur la nécessité du travail, de l'honnêteté, de la religion.

Cette exhortation fut l'origine d'un usage qui se conserva dans les Maisons salésiennes et qu'on appelle *le mot du soir*. C'est une allocution paternelle et familière que l'on fait aux enfants avant qu'ils aillent se coucher.

Don Bosco ne manqua jamais de la faire lui-même et ordonna aux supérieurs des maisons de ne pas l'abandonner à d'autres.

Quand le maître tient fortement en ses mains le cœur de l'élève, quand par les procédés de mansuétude et de patience il a bien mérité de commander à l'enfant au nom de cette forte autorité de l'amour, doucement, sans heurts ni secousses, il le porte vers le monde surnaturel. Il lui fait aimer la prière, il lui enseigne la religion, il se sert de tout, d'une promenade comme d'une explication en classe, d'une réprimande comme d'un éloge pour élever sa pensée plus haut. Il le met en contact avec les sources de la grâce dans les sacrements ; il lui fait aimer Jésus, comme son Sauveur, et Marie, comme sa Mère et sa défense ; il lui montre la laideur du vice et le charme de la vertu, tout cela simplement, à propos de rien et de tout, sans insister, mais d'un ton convaincu, l'œil fixé sur le but suprême.

Le système de Don Bosco trouve donc sa principale force dans la foi.

« La foi vient par l'ouïe », dit saint Paul ; on ne peut avoir cette foi qui opère par la charité sans une instruction religieuse solide ; les maîtres salésiens devront donner cette instruction. Outre le catéchisme de l'école et les instructions du dimanche, il y aura, chaque soir, après la prière, un petit mot de foi et de religion, jeté dans les âmes par le directeur

Après l'enseignement religieux, la prière ; sans la prière point de salut. Don Bosco le savait ; aussi, il a voulu que chaque matin dans ses maisons tout le monde eût la prière par excellence, la sainte messe.

Pendant la messe, on dit la prière du matin, et l'on récite le chapelet en entier.

Toute l'assistance prie à haute voix, car l'enfant qui ne parle pas, ne prie pas. Qu'il est doux d'entendre ces invocations à la Mère de la divine grâce, répétées en chœur par des centaines de voix ; c'est le spectacle qu'offrent chaque matin les maisons salésiennes.

L'homme est déchu, c'est une vérité de foi. Par suite de sa déchéance originelle il est porté au mal, dès son enfance. Il faut donc lui donner un remède qui le guérisse et le fortifie. Les élèves de Don Bosco trouvent ce remède dans la confession et la communion fréquente.

L'exercice du matin se termine par une lecture pieuse que l'on fait en forme de méditation et qui permet aux maîtres et aux élèves qui ont communié de faire convenablement l'action de grâce sans se séparer de la communauté.

Disons encore que l'école est toute imprégnée de foi dans les manuels classiques, dans l'enseignement des professeurs et que Jésus-Christ, l'auteur et le

consommateur de la foi est là, au milieu de l'établissement, comme un foyer de lumière et d'amour surnaturel autour duquel gravite toute la maison et l'on comprendra comment l'éducation salésienne, d'ailleurs si sage et si humaine, si conforme à la nature de l'enfant, n'a pas une moindre valeur surnaturelle et chrétienne ; en un mot, que le système éducateur de Don Bosco repose sur les deux vraies bases de toute éducation, la nature et la grâce, la raison et la foi.

Don Bosco avait reçu la double mission d'instruire et de sanctifier la jeunesse, que l'on ne peut d'ailleurs guère sanctifier sans l'instruire. Dans ce but d'éducation chrétienne il s'occupa des classiques italiens et latins. Les classiques italiens furent expurgés de tout ce qui aurait pu faire du mal à l'âme des enfants et des jeunes gens. Cette correction était tellement opportune, qu'en peu de temps on écoula 80 mille exemplaires des ouvrages expurgés. Don Bosco fit le même travail sur les classiques latins de l'antiquité païenne, puis, à côté de cette collection revisée, il édita sa belle collection d'auteurs chrétiens, grecs et latins. Il fit ce travail en l'année 1868, précédant ainsi les travaux analogues entrepris en France par Don Guéranger et, en Belgique, par le chanoine Guillaume.

Tout dans l'école salésienne converge vers cette puissante idée de la présence divine. Dès le lever, les regards sont fixés sur le Christ, notre modèle. A aucun moment de la journée, cet aliment de la piété ne fera défaut jusqu'au soir. Au dortoir même, une lecture pieuse bercera doucement ces têtes d'enfant dans le royaume des rêves angéliques, et lorsque l'assistant dira, en guise de bonsoir : *Tu autem*

Domine, très peu de réponses s'élèveront dans le silence de la nuit envahissante.

Conclusion.

Nous avons établi quelles sont les directives de Don Bosco dans cette œuvre si importante de l'éducation de la jeunesse ; tout se résume en un mot : « C'est la pédagogie de l'amour. » Le maître qui l'applique et l'élève qui en est l'objet puisent tous deux leur force en Dieu. Et mieux que d'écrire de savants traités sur cette matière, Don Bosco a réalisé une œuvre et c'est celle-là qui montre la valeur réelle de la méthode.

Don Bosco a fait naître, sous la conduite de Dieu, une congrégation d'hommes et une autre de femmes dont les membres poussent l'abnégation à l'extrême limite. Leur premier but, c'est l'enfant. C'est avec l'enfant qu'ils passent la journée entière, toute leur vie ; c'est en l'enfant qu'ils trouvent leur sanctification. C'est un acte d'amour parfait ; ils cherchent Dieu d'abord et tout le reste leur est donné par surcroît.

Les enfants ensuite, qui sont confiés à ces dévouements sous toutes les latitudes des deux mondes, rendent hommage au système de Don Bosco.

Des milliers d'élèves, sous la conduite des Salésiens, sont devenus de parfaits citoyens, des chrétiens exemplaires. Qui dira la somme d'efforts déployés par ces légions d'enfants ? Qui comptera les prodiges de vertus accomplis par cette jeunesse ?

Qui estimera les fruits de sainteté récoltés par ces maîtres dans les écoles, les oratoires, les missions ?

A vrai dire, qu'est auprès de ces résultats positifs sortis d'une grande pensée et d'un grand cœur, l'œuvre toute froide et quasi stérile d'un Rabelais, d'un Montaigne, d'un Malebranche, d'un Locke, d'un Pestalozzi, d'un Rousseau et de tant d'autres dont les noms se lisent dans l'histoire de la pédagogie ? *Gargantua*, les *Essais*, les *Pensées sur l'Education*, *Léonard et Gertrude*, *Emile*, ce sont autant de pensées qui jalonnent — telles des poteaux indicateurs — la route de la science éducative. L'oratoire de Don Bosco est un acte ; c'est une œuvre colossale, édifiée à côté de tant d'œuvres catholiques sur le même granit de la foi , que la charité soutient et à l'abri desquelles la vraie grandeur humaine se développe au cours des siècles.

L'œuvre de Don Bosco a d'ailleurs reçu l'approbation et les éloges d'une foule d'hommes d'Etat, de sociologues et d'éducateurs. Nous ne citerons qu'un témoignage, parce qu'il est caractéristique de la méthode de Don Bosco.

« Un ministre de la reine d'Angleterre, visitant l'Oratoire Saint-François de Sales, à Turin, fut introduit dans une vaste salle où étudiaient 500 jeunes gens. Il ne put s'empêcher d'admirer cette multitude d'écoliers observant un rigoureux silence quoiqu'il n'y eût personne pour les surveiller. Son admiration fut plus grande encore quand il apprit que, dans toute l'année, on n'avait pas eu à regretter une seule parole de dissipation ni même une seule occasion de punir ou de menacer d'une punition. « Comment est-il possible, dites-moi, d'obtenir un tel silence, une discipline aussi parfaite ? Vous, dit-il

à son secrétaire, écrivez la réponse qu'on va nous donner. — Monsieur, répondit le supérieur de l'établissement, les moyens dont nous usons ne peuvent pas être employés chez vous. — Pourquoi ? — Parce que ce sont des secrets révélés seulement aux catholiques. — Quels sont ces secrets ? — La confession et la communion fréquentes, la messe tous les jours bien entendue. — Vous avez raison, nous manquons de ces puissants moyens d'éducation. Mais, n'y en a-t-il pas d'autres ? — Si on ne se sert pas de ces éléments que fournit la Religion, il faut recourir à la menace ou au bâton ! — Vous avez raison ! Vous avez raison ! Ou la religion ! ou le bâton ! Je veux raconter cela à Londres. »

Le D. Fœrtser, dans son ouvrage *Ecole et Caractère*, résumant en une dernière analyse ses idées sur la discipline scolaire, émet l'opinion suivante :

« En dehors des leçons de morale — destinées à *compléter* l'enseignement religieux — le professeur devrait s'efforcer d'imprégner de l'enseignement moral toute la matière de l'enseignement.

« Pour moi il n'y a pas de doute que la pédagogie pénétrant ainsi dans les problèmes de l'éducation du caractère réussira peu à peu à mitiger et à résoudre le grave conflit qui existe présentement, dans tous les pays, entre l'école laïque et l'Église. Plus l'école laïque, sous l'influence de l'incrédulité montante, ira abandonnant les soins religieux de l'âme pour se consacrer de plus en plus et exclusivement à l'intelligence, plus il paraîtra évident que le travail des professeurs, accompli en dehors des préoccupations morales, se réduit à un mécanisme rouillé, destiné à s'arrêter bientôt, faute de cette force motrice qui vient de l'âme. Alors on dé-

couvrira que la cure morale de l'âme, en vertu des lois de la psychologie, réclame d'être motivée et fortifiée par le principe religieux. »

Par une intuition admirable, comme les saints et les hommes de génie en ont, Don Bosco a saisi ce côté poignant de la *crise de l'école.* Il fut « l'homme de son temps » et de son pays. Son premier souci fut le relèvement du prolétariat juvénile, par l'apprentissage et parla formation de la conscience. Son œuvre, répondant à une nécessité et étant visiblement soutenue par la Providence, prit bientôt une ampleur imprévue et s'adapta aux besoins de nombreux pays. Une même pensée de charité chrétienne, un même amour des âmes, les mêmes procédés de bonté, un même enseignement imprégné de l'esprit religieux ont fait éclore dans tous ces établissements les mêmes fruits : des rangs les plus humbles — parfois des plus tristes — de la société *des hommes se sont levés.*

La pédagogie a-t-elle un autre but ?

Dès lors Don Bosco a droit à une place en vue dans l'histoire de la pédagogie, comme à l'admiration et à la reconnaissance de l'humanité.

TABLE DES MATIÈRES

I. — NOTICE BIOGRAPHIQUE

II. — LES IDÉES PÉDAGOGIQUES

Poitiers. — Imp. Marc Texier.



Bibliothèque The Library

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due



a39003 001903987b

LB 675 .B68B7
BRECKX, L.
IDEES PEDAGOGIQUES DE


U D'/ OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 09 24 17 3